

CHAPITRE 5

Rites et cérémonies

Article 1 - Processions des idoles

Ceux qui ont lu le récit de la dernière procession des idoles dans la capitale de l'Écosse, tel que nous le trouvons dans l'Histoire de la Réformation de John Knox, oublieront difficilement la tragi-comédie qui la termina. La lumière de l'Évangile s'était répandue au loin, les idoles papales avaient perdu de leur fascination, et l'antipathie populaire s'élevait partout pour les renverser. "Dans toutes les parties de l'Écosse, dit cet historien, on volait les statues. Il y avait à Edimbourg une grande idole qu'on appelait « Saint-Giles » (c'était le patron de la ville); on la jeta dans le Loch septentrional, puis on la brûla, ce qui provoqua dans la ville un tumulte considérable¹. Les évêques demandèrent au conseil de la capitale de leur rendre le vieux Saint-Giles, ou bien de leur en faire un autre à ses frais². Le conseil ne pouvait accorder la première demande; la seconde, il la repoussa absolument, car il était dès lors convaincu du péché de l'idolâtrie. Les évêques et les prêtres cependant aimaient encore passionnément leurs idoles, et comme c'était bientôt l'anniversaire de la fête de Saint-Giles, pendant laquelle on promenait le saint à travers la ville, ils résolurent de faire tous leurs efforts pour célébrer la procession accoutumée avec toute la pompe possible. À cet effet, on emprunta aux frères gris un marmouset que le peuple, par dérision, appelait le jeune Saint-Giles, et qui devait faire le service du vieux. Au jour fixé, dit Knox, s'assemblèrent prêtres et moines avec des tambourins, des trompettes, des bannières et des cornemuses, et celui qui devait mener le cortège n'était autre que la reine elle-même avec tous ses moines. Voici donc la procession qui s'avance vers l'Ouest, descend la grand-rue et arrive à Cannon-Cross³. Tant que la reine fut présente, tout se passa à la satisfaction des prêtres et de leurs sectateurs. Mais dès que Sa Majesté se fut retirée pour dîner, quelques personnes de la foule, qui avaient jeté sur toute cette affaire un mauvais regard, s'approchèrent de l'idole, comme pour aider à la porter, et prenant la civière sur leurs épaules, commencèrent à s'agiter, pensant faire tomber l'idole; mais le cas avait été prévu, et prévenu par les clous de fer qui la rattachaient à la civière. Quelqu'un se mit à crier: « À bas l'idole, à bas l'idole! » Sans plus tarder, on la jette à terre. Tout d'abord les amis des prêtres firent quelques fanfaronnades; mais quand ils virent la faiblesse de leur dieu, l'un d'eux le prit par les talons et lui frappant la tête contre la chaussée, laissa là le malheureux Dagon sans tête et sans mains, et lui dit: « Honte à toi, jeune Saint-Giles, ton père aurait résisté à de pareils coups! » Là-dessus, les apôtres et les moines s'enfuirent plus vite qu'à Pinkey Cleuch. On les vit en proie à une de ces terreurs subites que ces hommes-là n'éprouvent guère d'ordinaire dans ce royaume (en Angleterre); ils jettent à terre les croix, les surplis, les chapeaux à cornes et les couronnes. Les frères gris sont haletants, les prêtres essoufflés prennent la fuite; heureux celui qui le premier arrive à sa demeure, car jamais dans ce royaume on ne vit une frayeur si soudaine depuis la génération de l'Antéchrist!⁴"

Une telle procession et idoles chez un peuple qui avait commencé à étudier et à aimer la Parole de Dieu n'inspire que de l'indignation et du mépris. Mais dans les pays de la papauté, chez un peuple tenu soigneusement dans les ténèbres, ces processions sont l'un des moyens favoris employés par l'église romaine pour s'assujettir ses sectateurs. Les longues processions avec des statues que les hommes portent sur leurs épaules, les vêtements somptueux des prêtres, les robes diverses des nombreux ordres de moines et de

129

⁵ C'est là l'origine de ce qu'on appelle Litanie septemplex ou Litanie septuple.

⁶ BARONIUS, *Annales*, 590, tome VIII, p. 6-7.

⁷ BARONIUS, *Annales*, 590, tome VIII, p. 7.

⁸ *Illiade*, liv. VI, v. 296.

religieuses, avec le concert des bannières flottantes et les sons perçants de la musique, tout cela est bien propre, si l'on n'y regarde pas de trop près, à amuser l'esprit mondain, à satisfaire l'amour du pittoresque, et quand les émotions qu'on a ainsi provoquées sont rehaussées par les mots de piété et de religion, à servir les projets de despotisme spirituel. Aussi la papauté a-t-elle toujours largement usé de ces spectacles. Aux jours de joie elle a cherché à consacrer au service de ses idoles l'allégresse et l'excitation produite par ces processions, et aux jours de douleur elle a usé du même moyen pour faire pousser aux foules qui se pressent à ces processions les gémissements les plus profonds, comme si le bruit de ces sanglots devait détourner la colère d'un Dieu justement irrité. Grégoire surnommé le Grand, semble avoir été le premier à introduire dans l'église romaine, sur une large échelle, ces processions religieuses. En 590, alors que Rome souffrait de la peste sous la main sévère de Dieu, il exhorta le peuple à s'unir publiquement en prières: au point du jour on devait se rassembler en sept groupes différents suivant l'âge, le sexe, les stations, et marcher en sept processions différentes, tout en récitant des litanies ou des prières jusqu'à ce que tous se fussent réunis dans un même lieu. C'est ce qu'ils firent; ils se mirent à chanter et à répéter ces paroles: "Seigneur, ayez pitié de nous!" portant avec eux, comme le raconte Baronius, une statue de la Vierge⁶.

L'idée même de ces processions était une injure à la Majesté du ciel; elle impliquait que ce Dieu qui est un Esprit, voyait avec les yeux de la chair et pouvait être touché par cet imposant et pittoresque spectacle, comme le seraient des mortels. Comme expérience, cette tentative n'eut que peu de succès. Dans l'espace d'une heure, tandis que les choses marchaient ainsi, quatre-vingts personnes tombèrent à terre, et rendirent le dernier soupir⁷. Et cependant aujourd'hui encore, les Bretons estiment que c'est là le meilleur moyen de détourner la colère de Dieu dans un temps de détresse nationale. "Si cette calamité, dit le Dr. Wiseman, parlant de nos désastres dans l'Inde, avait frappé nos ancêtres dans les jours du catholicisme, on aurait vu les rues de Londres encombrées dans toutes les directions de processions de pénitents criant comme David lorsque la peste avait frappé son peuple." (*I Chroniques XXI*, 14-17). Si cette allusion à David est fondée, si elle a quelque signification, elle doit vouloir dire que David, au moment de la peste, était à la tête d'une procession de pénitents. Mais le Dr. Wiseman doit, ou devrait savoir que David ne fit rien de semblable; que sa repentance ne s'exprimait point par des processions, encore moins par des processions d'idoles, comme aux jours catholiques de nos ancêtres auxquels on nous invite à revenir. Cette allusion à David est donc un simple mensonge destiné à égarer ceux qui ne lisent pas la Bible, comme si de pareilles processions pouvaient être fondées sur quelque passage de l'Écriture. Le Times, commentant cette recommandation du chef de la papauté, lui a enfoncé, comme on dit, le clou sur la tête. "L'idée historique, dit ce journal, est assez simple, et aussi ancienne qu'elle peut l'être." Nous la trouvons dans Homère, à propos de la procession d'Hécube et des matrones de Troie au sanctuaire de Minerve, dans l'Acropole de cette ville. C'était pour Troie un moment de terreur et de détresse; Diomède chassait tout devant lui avec une force irrésistible, et la ruine de la fière cité paraissait imminente. Pour éviter cette destinée en apparence inévitable, la reine de Troie reçut du ciel l'ordre de "conduire un cortège des principales matrones au temple de Minerve... Elle sort du palais, accompagnée de nombreuses et vénérables Troyennes. Elles arrivent au temple de Minerve sur le sommet de la citadelle: la belle Théano, fille de Cissé, épouse d'Anténor, leur ouvre les portes, car les Troyens l'ont nommée prêtresse de la déesse. Toutes les femmes, jetant des cris de détresse, lèvent les mains vers Minerve."

Voilà un précédent des processions de pénitence de l'idolâtrie qui va droit au but que nous nous proposons: on en chercherait vainement une semblable dans l'histoire de David, ou d'un des saints de l'Ancien Testament. Les processions religieuses et surtout les processions avec des statues, ayant un caractère triste ou joyeux, sont entièrement païennes. La Parole de Dieu nous fournit deux exemples où les processions sont faites avec la sanction divine; mais si l'on compare l'objet de ces deux processions avec l'objet avoué et le caractère des

130

⁹ LAYARD, *Ninive et ses ruines*, vol. II, p. 451.

¹⁰ WILKINSON, vol. V, p. 273.

¹¹ *ibid.* p. 274.

¹² DIODORE, liv. I, sect. 97, p. 62.

¹³ EUSTATHIUS, *L'Iliade d'Homère*, liv. I, v. 423-425 (SMITH, *Dict.*, *sub voce* Ethiopia).

¹⁴ Voir p. 99-100.

processions romaines, on verra qu'il n'y a aucune analogie entre elles. Les deux faits dont je parle sont la marche pendant sept jours autour de Jéricho (*Josué* VI, 1-20; *Hébreux* XI, 30), et la procession lors du transfert de l'arche de Kirjath-Jearim dans la cité de David (*I Chroniques* XIII, 5-8; *II Chroniques* I, 4). Dans le premier cas, les processions, quoique entourées des symboles du culte divin, n'étaient pas des actes du culte religieux, mais simplement une manière miraculeuse de faire la guerre à un moment où le peuple implorait l'intervention divine. Dans l'autre, il s'agissait uniquement de transporter l'arche, symbole de la présence de Jéhovah, d'un lieu où elle était demeurée longtemps dans l'obscurité, à un autre que le Seigneur lui-même avait choisi pour sa demeure, et dans une pareille occasion, il convenait que ce transfert s'opérât avec la plus grande solennité religieuse.

Mais c'était là seulement des faits occasionnels, n'ayant absolument rien de commun avec les processions romaines qui forment une partie ordinaire du cérémonial papal. Si l'Écriture ne dit rien des processions religieuses dans le culte approuvé de Dieu, elle parle plusieurs fois des processions païennes accompagnées de statues, et elle dépeint énergiquement la folie de ceux qui attendent du bien de ces dieux qui ne peuvent se mouvoir d'un lieu dans un autre à moins qu'on ne les y transporte. Parlant des dieux de Babylone, le prophète Ésaïe s'exprime ainsi: "Ils tirent l'or de la bourse, pèsent l'argent à la balance et louent un orfèvre pour en faire un dieu; ils l'adorent et se prosternent devant lui; ils le portent sur leurs épaules, ils s'en chargent, ils le mettent à sa place, il s'y tient immobile, il n'en remuera jamais." (*Ésaïe* XLVI, 6). Dans les sculptures de Ninive, ces processions d'idoles qu'on portait sur les épaules sont représentées avec éclat⁹ et illustrent d'une manière frappante le langage du prophète sur la véritable origine des processions romaines. En Égypte, on observait la même pratique. Dans la procession des reliquaires, dit Wilkinson, on portait d'ordinaire la statue de la principale déesse en l'honneur de laquelle se faisait la procession, avec celle du roi et les statues de ses ancêtres qu'on portait aussi sur les épaules¹⁰. Mais ce n'est pas seulement à ce point de vue qu'on peut identifier les processions en général avec le système Babylonien. Nous avons la preuve qu'elles remontent à cet événement désastreux de l'histoire de Nemrod dont nous nous sommes déjà tant occupés. Wilkinson dit que Diodore parle d'une fête Éthiopienne de Jupiter où la statue de ce dieu était portée en procession, probablement pour rappeler que les dieux se réfugièrent dans ce pays, selon la légende; peut-être était-ce là, dit-il, un mémorial de la fuite des Égyptiens avec leur dieu¹¹.

Le passage de Diodore, auquel Wilkinson fait allusion, n'est pas très décisif sur le motif du transfert annuel en Éthiopie des statues de Jupiter et de Junon (car Diodore mentionne la statue de Junon comme celle de Jupiter), qui après y avoir séjourné pendant quelque temps, étaient ramenées en Égypte¹². Mais si l'on compare ce passage à d'autres passages d'auteurs anciens, tout s'explique aisément. Eustathius dit qu'à cette fête-là, les Éthiopiens allaient chercher les statues de Jupiter et d'autres dieux qui étaient dans le temple de Jupiter à Thèbes. Avec ces statues ils allaient à une certaine époque en Lybie où ils célébraient une fête splendide en l'honneur des dieux¹³. Comme la fête s'appelait une fête Éthiopienne, et comme c'était les Éthiopiens qui portaient et ramenaient les idoles, il est clair que les idoles étaient des idoles Éthiopiennes; or, comme nous avons vu que l'Égypte était au pouvoir de Nemrod et par conséquent des Cushites ou des Éthiopiens, quand l'idolâtrie fut pour un temps abolie en Égypte¹⁴, que serait ce transfert d'idoles en Éthiopie, le pays des Cushites, qu'on célébrait solennellement chaque année, sinon le résultat naturel de la suppression temporaire du culte des idoles inauguré par Nemrod? Nous avons, au Mexique, la contrepartie exacte de cette fête Éthiopienne. À une certaine époque, on portait les statues des dieux hors de ce pays, dans une procession de deuil, comme si on se séparait d'eux, et au bout de quelque temps, on les ramenait avec toutes sortes de

131

¹⁵ HUMBOLDT, vol. I, p. 381-382.

¹⁶ POTTER, vol. I, p. 360.

¹⁷ POTTER, vol. I, p. 334.

¹⁸ Pour la fuite des dieux, voir aussi ch. 7.

joyeuses démonstrations¹⁵. En Grèce, nous trouvons une fête entièrement analogue qui, se rattachant d'un côté à la fête Éthiopienne d'Égypte, se rattache de l'autre, d'une manière très étroite, à la procession de pénitents du pape Grégoire. Potter parle d'une fête Delphienne en l'honneur d'un voyage d'Apollon¹⁶; et au chapitre des fêtes appelées Apollonies, nous lisons:

"À Apollon, d'Égiale, pour ce motif: Apollon ayant remporté une victoire sur Python, vint à Égiale avec sa soeur Diane; mais effrayé, il s'enfuit en Crète. Les Égialéens furent dès lors infestés par une épidémie; et avertis par les prophètes d'avoir à apaiser les deux divinités offensées, ils envoyèrent sept jeunes gens et sept jeunes filles pour les supplier de revenir. (C'est là le germe typique de la « Septuple litanie » du pape Grégoire.) Apollon et Diane acceptèrent leur dévotion, et il fut d'usage dès lors de choisir des jeunes gens et des jeunes filles pour faire une procession solennelle, en grande pompe, comme si on voulait ramener Apollon et Diane, et cela dura jusqu'à l'époque de Pausanias¹⁷." La lutte entre Python et Apollon en Grèce est précisément la contrepartie de la lutte entre Typhon et Osiris en Égypte; en d'autres termes, entre Sem et Nemrod. Nous voyons ainsi la signification réelle et l'origine de la fête Éthiopienne pendant laquelle les Éthiopiens transportaient les dieux hors des temples Égyptiens. Cette fête se rapporte évidemment à l'époque où Nemrod fut renversé et où l'idolâtrie n'osa pas se montrer, sauf parmi les sectateurs dévoués du puissant chasseur (qui se trouvaient dans sa propre famille, la famille de Cush) quand, avec des pleurs et des lamentations, les idolâtres s'enfuirent emportant leurs dieux sur leurs épaules pour se cacher où ils purent¹⁸.

En souvenir de la suppression de l'idolâtrie et des malheureuses conséquences qui résultèrent, dit-on, de cette suppression, la première partie de la fête, si nous en jugeons par les lumières que nous fournissent la Grèce et le Mexique, était remplie par la procession des pleureurs; la tristesse était ensuite changée en joie en souvenir du retour heureux de ces dieux exilés à leur première élévation. C'est une glorieuse origine pour la "Septuple Litanie" du pape Grégoire et pour les processions romaines!

132

¹ *De Civitate Dei*, liv. XXII, vol. IX, ch. 8, p. 875. B. C.

² *De Civitate Dei*, liv. XXII, vol. IX, ch. 8, p. 874-875. Cette histoire du poisson et de l'anneau est une vieille histoire Égyptienne (WILKINSON, vol. I, p. 186-187) Catosus, le bon chrétien, était évidemment un suppôt des prêtres, qui pouvaient se permettre de lui donner un anneau pour le mettre dans le ventre du poisson. Le miracle devait amener des adorateurs à la chapelle des Vingt Martyrs, et ainsi procurer de la mouture à leur moulin, et les dédommager largement.

Article 2 - Le culte des reliques

Rien ne caractérise Rome comme le culte des reliques. Partout où l'on ouvre une chapelle, partout où l'on consacre une église, il manque quelque chose s'il n'y a pas la relique d'un saint ou d'une sainte pour sanctifier ce lieu. Les reliques des saints et les os pourris des martyrs forment une grande partie de la richesse de l'Église. C'est à cause de ces reliques qu'on a pratiqué les plus grossières impostures; les histoires les plus absurdes ont été racontées sur leur pouvoir merveilleux, et cela par des Pères qui ont un nom fameux dans les annales de la chrétienté. Augustin lui-même, avec sa perspicacité philosophique, avec son zèle contre certaines formes de la fausse doctrine, était profondément imbu de cet esprit mesquin qui conduisit au culte des reliques. Qu'on lise les balivernes qui terminent la fameuse Cité de Dieu et l'on ne sera plus étonné que l'Église Romaine ait fait de lui un saint et l'ait proposé au culte de ses dévots. Prenez seulement un spécimen ou deux des histoires par lesquelles il soutient les absurdités qui étaient en faveur de son temps: "Quand l'évêque Projectius apporta les reliques de Saint-Étienne dans la ville appelée Aquas Tiburtinae, la foule vint en grand nombre pour les honorer. Il se trouvait là une femme aveugle qui supplia la foule de l'amener à l'évêque, possesseur des saintes reliques. On le fit, et l'évêque lui donna des fleurs qu'il tenait à la main. Elle les prit, les porta à ses yeux, et aussitôt elle recouvra la vue, si bien qu'elle passa rapidement devant tous, n'ayant plus besoin d'être conduite." À l'époque d'Augustin, le culte formel des reliques n'était pas encore établi, mais on invoquait déjà, par des prières et des supplications, les martyrs auxquels ils étaient censés avoir appartenu, et cela avec la haute approbation de l'évêque d'Hippone, ainsi que le prouve surabondamment l'histoire suivante: "Ici, à Hippone, dit-il, il y avait un vieillard pauvre et saint, nommé Florentius, qui par son métier de tailleur se suffisait à peine. Un jour il perdit son manteau, et ne pouvant en acheter un autre pour le remplacer, il se rendit à la chapelle des Vingt martyrs, qui était dans la ville, et se mit à les prier, les conjurant de lui fournir les moyens de se vêtir. Une bande de mauvais sujets qui l'entendit, le suivit à son départ, se moquant de lui et lui disant: « Avez-vous demandé aux martyrs de l'argent pour vous acheter un manteau? » Le pauvre homme se rendit tranquillement chez lui et comme il passait près de la mer, il vit un gros poisson que la mer venait de jeter sur le sable, et qui respirait encore. Les personnes présentes lui permirent de prendre ce poisson, qu'il apporta à un certain Catosus, cuisinier, bon chrétien, qui le lui acheta pour 300 deniers. Avec cette somme, il pensait acheter de la laine que sa femme pourrait filer, afin de lui faire un vêtement. Quand le cuisinier découpa le poisson, il trouva dans son ventre un anneau d'or, qu'il crut devoir donner au pauvre homme qui lui avait vendu le poisson. C'est ce qu'il fit, en lui disant: « Voilà comment les vingt martyrs t'ont revêtu! »" C'est ainsi que le grand Augustin inculquait le culte des morts et l'adoration de leurs reliques capables d'après lui, d'opérer des prodiges! Les petits drôles qui s'étaient moqués de la prière du tailleur semblent avoir eu plus de sens que le "saint vieillard" et que l'évêque.

Or, si des hommes qui professaient le christianisme préparaient ainsi, au Ve siècle, la voie au culte de toute espèce de haillons et d'ossements corrompus, le même culte avait fleuri dans les contrées païennes longtemps avant que les saints ou les martyrs chrétiens ne fussent apparus sur la terre. En Grèce, les croyances superstitieuses aux reliques, et surtout aux ossements des héros déifiés, formaient une partie importante de l'idolâtrie populaire. Les oeuvres de Pausanias, le savant antiquaire grec, sont pleines d'allusions à cette superstition. Ainsi, nous apprenons que l'omoplate de Pélops, après avoir traversé plusieurs péripéties, fut désignée par l'oracle de Delphes comme ayant seule la puissance de délivrer les Eléens d'une peste qui les décimait. Cet os fut confié, comme une relique sacrée, à la garde de l'homme qui l'avait retiré de la mer et à sa postérité après lui. Les os du Troyen Hector étaient conservés à Thèbes comme un dépôt sacré. Les

133

³ PAUSANIAS, liv. IX, *Boetica*, ch. XVIII, p. 746.

⁴ POCOCKE, *L'Inde en Grèce*, p. 307.

⁵ POCOCKE, p. 307-308.

⁶ *Interprétation originale de l'Apocalypse*, p. 72.

⁷ POCOCKE, p. 321.

⁸ *ibid.* note.

⁹ *Recherches Asiatiques*, vol. X, p. 128-129.

Thébains, dit Pausanias, racontent que les ossements d'Hector furent apportés de Troie, à cause de l'oracle suivant: "Thébains, vous qui habitez la cité de Cadmos, si vous voulez habiter dans votre pays et être bénis par la possession d'une fortune irréprochable, apportez dans votre royaume les ossements d'Hector, fils de Priam, et honorez ce héros suivant l'ordre de Jupiter³." Nous pourrions donner beaucoup d'autres exemples analogues. Les ossements gardés ainsi avec soin et entourés de respect étaient censés pouvoir opérer des miracles. Depuis l'époque la plus reculée, le système Bouddhique s'est appuyé sur des reliques qui ont accompli des miracles au moins aussi authentiques que ceux qu'opéraient les reliques de Saint-Étienne ou des vingt martyrs. Dans le Mahawanso, l'un des grands étendards de la foi Bouddhique, voici comment on parle de l'enchâssement des reliques de Bouddha: "Le vainqueur des ennemis ayant terminé les travaux qu'il avait à accomplir dans l'enceinte aux reliques, réunit les prêtres et leur parla ainsi: les travaux que j'avais à faire dans l'enceinte aux reliques sont terminés. Demain, j'enchâsserai les reliques. Seigneurs, souvenez-vous des reliques!"⁴

Qui n'a entendu parler du saint vêtement de Trêves et de son exhibition au peuple? Le lecteur verra par ce qui suit qu'il y avait une exhibition tout à fait semblable du saint vêtement de Bouddha: "Là-dessus (le neveu du Naga Rajah) par son pouvoir surnaturel s'élevant dans les airs à la hauteur de sept palmiers, et étendant les bras, apporta à l'endroit où il se trouvait en équilibre le Dupathupo (ou châsse) où était enchâssé le vêtement que portait Buddha, ou le prince Siddhatto, à son entrée dans le sacerdoce, et le montra au peuple." Ce saint vêtement de Bouddha était certainement aussi authentique et aussi digne d'adoration que le saint vêtement de Trêves.

Mais la ressemblance est plus grande encore. Il y a seulement un ou deux ans, le pape a présenté à son fils bien-aimé, François-Joseph d'Autriche, une dent de Saint-Pierre, comme marque de sa faveur et de son estime particulière⁶. Les dents de Bouddha sont estimées au même degré parmi ses adorateurs. "Roi de Devas, dit un missionnaire Bouddhiste qui avait été envoyé à l'une des principales cours de Ceylan pour demander au Rajah une ou deux reliques, roi de Devas, tu possèdes la dent canine de la mâchoire droite (de Bouddha), et l'os droit du cou du divin docteur. Seigneur de Devas, n'hésite pas sur des questions qui doivent décider du salut du pays de Lanka!"⁷ Voici maintenant un passage qui nous montre l'effet merveilleux des reliques: "Le sauveur du monde Bouddha, même après avoir atteint à Parinibanan ou l'émancipation finale (c'est-à-dire après sa mort), accomplit au moyen d'une relique de son corps des actes infinis d'une perfection extrême, pour le bien-être spirituel et la prospérité matérielle de l'humanité. Que n'a pas fait le Vainqueur (Jeyus) pendant sa vie!"⁸

Or, dans les "Recherches Asiatiques", nous trouvons une déclaration concernant les reliques de Bouddha qui nous explique merveilleusement la véritable origine du culte de ses reliques. La voici: "Les ossements ou les membres de Bouddha furent répandus dans le monde entier, comme ceux d'Osiris et de Jupiter Zagreus. Le premier devoir de ses descendants et de ses sectateurs fut de ramasser ces débris et de les ensevelir. Par piété

filiale on rappelait chaque année, dans une recherche simulée, le souvenir de cette triste recherche, avec toutes les marques possibles de douleur et de tristesse, jusqu'à ce que le prêtre annonçât enfin qu'on avait trouvé les reliques sacrées. C'est ce qui se fait encore aujourd'hui chez plusieurs tribus tartares de la religion Bouddhique, et l'expression d'Ossements du Fils de l'Esprit du Ciel est particulière aux Chinois et à quelques tribus de la Tartarie⁹. Il est donc évident qu'ici le culte des reliques est précisément une partie de ces

134

¹⁰ PLUTARQUE, vol. II, p. 358. A.

¹¹ *ibid.* p. 359, A.

¹² WILKINSON, vol. IV, p. 346.

¹³ *Christianisme Évangélique*, année 1855, vol. IX, p. 201.

¹⁴ HÉRODOTE, *Histoires*, liv. II, ch. 60, p. 126-127.

¹⁵ PLUTARQUE, vol. II, p. 359. B.

cérémonies instituées pour rappeler la mort tragique d'Osiris ou de Nemrod, qui, le lecteur s'en souvient, fut partagé en 14 morceaux, qu'on envoya en autant de pays infectés de son apostasie et de son faux culte, afin de frapper d'épouvante tous ceux qui seraient tentés de l'imiter. Quand les apostats revinrent au pouvoir, leur premier acte fut de rechercher ces restes épars du grand chef de l'idolâtrie, et de les ensevelir avec les plus grandes marques de dévotion. Voici comment Plutarque s'exprime à ce sujet: "Informée de l'événement (c'est-à-dire du démembrement d'Osiris) Isis se mit tout de suite à la recherche des membres du corps de son mari, et prit une barque de jonc de papyrus pour traverser plus facilement les endroits bas et marécageux... Ce qui explique le nombre des sépulcres d'Osiris en Égypte, c'est que partout où elle trouvait un des membres de son mari, elle l'ensevelissait sur le lieu même; d'autres cependant supposent que cela s'explique par suite d'un artifice de la reine, qui offrit à chacune de ces villes une image de son mari, afin que si Typhon venait à vaincre Horus dans le prochain combat, il ne pût trouver le véritable tombeau. Isis réussit à retrouver tout ces membres différents, à l'exception d'un seul qui avait été dévoré par les Lépidotes, les Phagres et les Oxyrinques; c'est pour cela que ces poissons sont en horreur chez les Égyptiens. Pour se dédommager, elle consacra le Phallus, et institua une fête en son honneur¹⁰" Cela ne montre pas seulement la vraie origine du culte des reliques; cela montre aussi que la multiplication des reliques peut prétendre à la plus vénérable antiquité. Si donc Rome peut se vanter d'avoir seize ou vingt vêtements sacrés, sept ou huit bras de saint Matthieu, deux ou trois têtes de saint Pierre, ce n'est pas plus que l'Égypte ne pouvait faire pour les reliques d'Osiris. L'Égypte était couverte de tombeaux du dieu martyr; et plus d'une jambe, plus d'un bras, plus d'un crâne déclarés authentiques, étaient exposés dans les cimetières rivaux à l'adoration des fidèles.

C'est ce que nous apprend Wilkinson, d'après un passage de Plutarque¹¹. "Le temple de ce dieu à Abydos, dit-il, était aussi particulièrement honoré, et ce lieu était si sacré pour les Égyptiens, que des personnes demeurant à quelque distance demandèrent et obtinrent, non sans peine, la permission de posséder un sépulcre en dedans de la Nécropole, afin qu'après leur mort elles pussent reposer dans une terre sanctifiée par la tombe de la grande et mystérieuse divinité¹²" Si les endroits où on avait enseveli les reliques d'Osiris étaient réputés particulièrement saints, il est facile de voir combien cela provoquait naturellement des pèlerinages qui étaient si fréquents parmi les païens. Le lecteur sait quel mérite Rome attache à ces pèlerinages aux tombeaux des saints et comment, au Moyen Âge, l'une des manières préférées de se purifier du péché était d'entreprendre un pèlerinage à la chapelle de Saint-Jacques de Compostelle en Espagne, ou au Saint-Sépulcre à Jérusalem¹³. Or, il n'y a pas dans l'Écriture la moindre trace de quoi que ce soit qui ressemble à un pèlerinage à la tombe d'un saint, d'un martyr, d'un prophète ou d'un apôtre. La manière même dont le Seigneur jugea bon de disposer du corps de Moïse en l'ensevelissant dans les plaines de Moab, afin que personne ne sût jamais où était son sépulcre, avait évidemment pour but de décourager les sentiments du genre de ceux qui donnent naissance aux pèlerinages. En considérant le pays d'où venait Israël, les idées égyptiennes dont il était infecté, comme on le voit par le veau d'or, et la grande vénération que ce peuple avait pour Moïse, on comprend aisément la sagesse du Dieu qui disposait ainsi de son corps. Il y avait, dans le pays où Israël séjourna si longtemps, des pèlerinages pompeux qui s'accomplissaient à certaines époques de l'année, et entraînaient souvent de lourdes dépenses. Hérodote nous dit que de son temps la foule qui venait annuellement en pèlerinage à Bubastis, s'élevait à 700 000 personnes, et qu'alors on buvait plus de vin qu'à aucune autre époque de l'année¹⁴.

Wilkinson parle d'un autre pèlerinage semblable qui se faisait à Philae: "Outre la célébration des grands mystères de Philae, il y avait à une certaine époque une grande cérémonie: les prêtres, dans une procession solennelle, visitaient sa tombe et la couronnaient de fleurs¹⁵. Plutarque prétend même qu'à toute autre époque

135

¹⁶ WILKINSON, *Les Égyptiens*, vol. IV, p. 346.

¹⁷ DIODORE, liv. I, p. 13.

¹⁸ SUIDAS, dans *Zoroastre*, vol. I, p. 1133-1134. Pour obtenir plus de renseignements sur ce sujet, voir plus loin au ch. 7, l'article 1, qui jette la lumière sur l'histoire de Phaëton.

¹⁹ *Métamorphoses*, liv. IV, vol. II, v. 88, p. 278.

l'entrée de l'île était interdite, et qu'aucun oiseau ne volait au-dessus, aucun poisson ne s'approchait de la terre sacrée¹⁶. Il ne paraît pas que ce fut là une simple procession de prêtres dans le voisinage immédiat de la tombe, mais un véritable pèlerinage national; car, nous dit Diodore, tous les prêtres d'Égypte révèrent le tombeau d'Osiris à Philae¹⁷.

Nous n'avons pas les mêmes renseignements précis sur le culte des reliques en Assyrie ou à Babylone, mais nous en savons assez pour montrer que si le dieu Babylonien était adoré en Égypte sous le nom d'Osiris, de même dans son propre pays on avait pour ses reliques la même vénération superstitieuse.

Nous avons déjà vu qu'à la mort du Zoroastre des Babyloniens on disait qu'il avait donné sa vie en sacrifice volontaire, et qu'il avait chargé ses concitoyens de conserver ses restes, leur assurant que l'observation ou l'oubli de cet ordre d'un mourant déciderait de la destinée de l'empire¹⁸. Aussi lisons-nous dans Ovide que Busta Nini ou la tombe de Ninus, fut longtemps un des monuments de Babylone¹⁹.

Or, si l'on compare la mort et la prétendue résurrection du faux Messie avec la mort et la résurrection du véritable, on verra qu'il y a entre les deux un contraste frappant.

Quand le faux Messie mourut, ses membres furent séparés l'un de l'autre et ses ossements dispersés dans le pays. Quand le véritable Messie mourut au contraire, la Providence s'y prit de telle manière que le corps fut conservé tout entier, et que la parole prophétique s'accomplit fidèlement: "Aucun de ses os ne sera rompu" (*Psaumes XXXIV*, 20; *Jean XIX*, 36). De plus, lorsque le faux Messie ressuscita, dit-on, ce fut avec un corps nouveau, tandis que l'ancien corps avec tous ses membres fut abandonné, ce qui indique bien que la résurrection n'était qu'un prétexte et une imposture. Quand cependant le vrai Messie fut "déclaré Fils de Dieu avec puissance par sa résurrection d'entre les morts" (*Romains I*, 4), sa tombe, quoique gardée avec un soin jaloux par les incrédules soldats de Rome, fut trouvée entièrement vide (*Matthieu XXVIII*, 6; *Marc XVI*, 6; *Luc XXIV*, 3), et on ne trouva jamais, jamais on ne prétendit avoir trouvé le corps du Seigneur.

La résurrection du Christ repose donc sur un fondement bien différent de celle d'Osiris. Il ne pouvait y avoir par conséquent aucune relique du corps de Jésus. Rome cependant, pour développer le système babylonien, a suppléé à cette lacune au moyen des reliques des saints; et aujourd'hui les reliques de Saint-Paul et de Saint-Pierre, ou de Saint-Thomas Beckett et Saint-Laurent O'Toole, occupent dans le culte de la papauté la même place que les reliques d'Osiris en Égypte ou de Zoroastre à Babylone.

Article 3 - Habillement et couronnement des statues

Dans l'Église de Rome, l'habillement et le couronnement des statues forment une partie importante du cérémonial. Les images sacrées ne sont pas représentées comme des statues ordinaires avec des vêtements formés de la même matière dont elles sont composées, mais elles ont des vêtements qu'on leur met comme on ferait à de vraies personnes en chair et en os. On dépense souvent de grosses sommes pour ces vêtements; et ceux qui donnent de belles robes sont l'objet, dit-on, de faveurs spéciales et se préparent une grande provision de mérites.

Ainsi, nous voyons que le duc et la duchesse de Montpensier étaient glorifiés, dans le journal "La Tablette" (septembre 1852), non seulement pour avoir donné 3 000 réaux en aumônes aux pauvres, mais surtout à cause de leur piété: ils avaient en effet donné à la Vierge un magnifique vêtement de brocart d'or, avec une dentelle blanche et une couronne d'argent. Vers la même époque, la reine d'Espagne manifesta sa piété par un bienfait semblable: elle déposa aux pieds de la reine du ciel l'hommage de la robe et des bijoux qu'elle portait un jour d'actions de grâces solennelles, et de plus la robe qu'elle avait lorsqu'elle reçut le coup de poignard de l'assassin Merino. Le manteau, dit le journal espagnol, portait les marques de la blessure, et sa bordure d'hermine était tachée du sang précieux de Sa Majesté. Dans la corbeille qui contenait les vêtements étaient aussi les bijoux qui ornaient la tête et la poitrine de Sa Majesté. Parmi eux était un corsage en diamants, si merveilleusement travaillé, si éblouissant, qu'il paraissait fait d'une seule pierre.

Tout cela est assez enfantin et montre la nature humaine sous un aspect bien humiliant; mais c'est exactement copié sur l'ancien culte païen. La même manière d'habiller et d'orner les dieux se pratiquait en Égypte, et il n'y avait que les personnes sacrées qui pouvaient remplir une si haute fonction. Ainsi dans les inscriptions de Rosette voici comment il est parlé de ces fonctionnaires sacrés: "Les principaux prêtres et les prophètes, et ceux qui peuvent entrer dans le sanctuaire, pour revêtir les dieux, se sont réunis dans le temple de Memphis et ont rendu le décret suivant²."

La coutume d'habiller les dieux occupait aussi une grande place dans les cérémonies sacrées de l'ancienne Grèce. Voici comment Pausanias parle d'un présent offert à Minerve: "Quelque temps après, Laodicée, fille d'Agapenor, envoya un voile à Tégée, pour Minerve Alea." L'inscription qui accompagne cette offrande nous montre en même temps l'origine de Laodicée:

Laodicée, de Chypre la divine,

Au pays de son père qui s'étend au loin,

Envoie ce voile en offrande à Minerve³.

De même aussi, lorsqu'Hécube reine de Troie, dans le passage déjà cité, reçut l'ordre de conduire la procession de pénitents à travers les rues de la ville au temple de Minerve, elle fut avertie de ne point aller les mains vides, mais de prendre avec elle, comme la plus grande offrande qu'elle pût faire, "le voile le plus précieux, le plus grand que renferme son palais". La reine obéit ponctuellement. "Elle descend dans sa chambre parfumée, où sont tous ses voiles artistement variés, oeuvre des femmes de Sidon, que Paris amena lui-même de la Phénicie, lorsqu'il eut navigué, sur la vaste mer, dans ce voyage où il ravit Hélène issue d'un père puissant. Hécube choisit un voile et l'emporte pour l'offrir à Minerve. C'est le plus beau par ses couleurs variées, c'est aussi le plus grand; il brille comme un astre, et il est placé au-dessus de tous les autres⁴."

137

⁵ HÉRODOTE, *Histoires*, liv. II, ch. 42, p. 119. A. B.

⁶ FIRMICUS, *De Errore*, p. 18.

⁷ TAYLOR, *Jamblique*, note p. 148. Voir Appendice, note M.

⁸ POTTER, *Antiquités grecques*, vol. I, p. 356.

⁹ HÉRODOTE, liv. II, ch. 81, p. 184. B.

¹⁰ WILSON, *La religion des Parsis*, p. 164, 441, 442.

Il y a certainement une ressemblance étonnante entre la piété de la reine de Troie et celle de la reine d'Espagne. Mais dans l'ancien paganisme cet usage de vêtir les dieux cachait un mystère. Si les dieux et les déesses étaient si heureux d'être ainsi revêtus, c'est parce qu'il y eut un temps dans leur histoire où ils en eurent grand besoin. Oui, on peut nettement établir comme nous l'avons déjà indiqué, que plus tard le grand dieu et la grande déesse du paganisme, tandis que les faits de leur histoire étaient mêlés à leur système d'idolâtrie, furent adorés comme des incarnations de nos premiers parents dont la chute fatale les dépouilla de leur gloire primitive, si bien que la main divine dut couvrir leur nudité avec un vêtement spécialement fait pour eux. Je ne puis le démontrer ici d'une manière approfondie; mais qu'on étudie le passage où Hérodote nous parle de cette cérémonie qu'on pratiquait chaque année en Égypte et dans laquelle on immolait un bélier pour habiller de sa peau le père des dieux⁵. Que l'on compare cette déclaration avec ce passage de la Genèse où il est dit que le père de l'humanité était vêtu d'une peau (*Genèse* III, 21), et après tout ce que nous avons vu de la déification des morts, peut-on avoir des doutes sur la fête qui se célébrait ainsi chaque année? Nemrod lui-même, lorsqu'il fut mis en pièces, fut nécessairement dépouillé. Son état était identifié avec celui de Noé et plus tard avec celui d'Adam. Ses souffrances, disait-on, il les avait volontairement subies pour le bien de l'humanité. Aussi sa nudité comme celle du "père des dieux"; dont il était une incarnation, était censée être volontaire. Lorsque sa souffrance fut terminée et que son humiliation eut pris fin, le vêtement qu'il portait fut regardé comme méritoire, avantageux non seulement pour lui-même, mais aussi pour tous ceux qui étaient initiés à ses mystères. Dans les rites sacrés du dieu Babylonien, cette nudité et cet habillement qui, disait-on, avaient eu lieu l'un et l'autre, furent renouvelés pour tous ses adorateurs conformément à une déclaration de Firmicus, qui nous dit que les initiés passaient par les mêmes circonstances que leur dieu⁶. Après avoir été dûment préparés par des rites et des cérémonies magiques, on les introduisait, entièrement nus, dans les parties les plus reculées du temple. C'est ce qui ressort de la citation suivante de Proclus: "Dans la partie la plus sacrée des mystères, on dit que les mystiques rencontrent d'abord les esprits aux formes diverses (c'est-à-dire les démons malfaisants) qui se précipitent violemment au-devant des dieux; mais en entrant dans l'intérieur du temple, où ils sont tranquilles et gardés par des rites mystiques, ils reçoivent dans toute sa pureté l'illumination divine, et, dépouillés de leurs vêtements, ils participent à la nature divine⁷." Quand les initiés, ainsi illuminés et rendus participants de la nature divine, étaient recouverts de nouveaux vêtements, ces derniers étaient regardés comme sacrés, et possédaient, disait-on, des vertus extraordinaires. Le vêtement de peau que le père de l'humanité avait reçu de Dieu, après avoir senti si douloureusement sa nudité, était, de l'avis de tous les théologiens éminents, l'emblème typique de la glorieuse justice de Christ, "la robe de salut", qui est "pour tous et sur tous ceux qui croient".

Les vêtements dont on couvrait les initiés après leur avoir ôté les premiers étaient évidemment la contrefaçon de cette vérité. Les vêtements des initiés aux mystères d'Eleusis, dit Botter, étaient réputés sacrés, et aussi efficaces pour détourner le mal que les charmes et les incantations. On ne les quittait plus avant qu'ils ne fussent complètement usés⁸. Et autant que possible, c'est dans ces vêtements sacrés qu'on les ensevelissait; car Hérodote parlant de l'Égypte, d'où ces mystères étaient sortis, nous dit que cette religion ordonnait de mettre les vêtements des morts⁹. L'efficacité des vêtements sacrés, comme moyen de salut, et comme ayant le pouvoir de délivrer du mal dans le monde invisible et éternel, occupe une place fort importante dans beaucoup de religions. Ainsi les Parsis, dont le système repose sur des éléments empruntés à Zoroastre, croient que "Sadra" ou le vêtement sacré tend essentiellement à préserver l'âme du mort des calamités envoyées par Ahriman, ou le diable; et ils représentent ceux qui négligent l'usage de ce vêtement sacré comme souffrant dans leur âme, et comme poussant les cris les plus terribles et les plus effrayants, à cause des tourments que leur infligent toutes sortes de reptiles et d'animaux nuisibles qui les assaillent à coup de dents et d'aiguillon, et ne leur laissent pas un instant de répit¹⁰. Comment a-t-on pu être entraîné à attribuer une pareille vertu à

138

¹¹ BILNEY, *Les Réformateurs anglais*, p. 258, note.

¹² BILNEY, *Les Réformateurs anglais*, p. 258, note.

¹³ *Le Boulevard*, 1852-53, p. 154-157.

¹⁴ PLINE, *Hist. Nat.*, liv. XVI, p. 377. Sous le nom de Saturne, on discernait à Nemrod les mêmes attributs.

Voir note 1, p. 55.

¹⁵ LUTARQUE, *De Iside*, vol. II, p. 356. E.

¹⁶ DIODORE, *Iconographie*, vol. I, p. 296.

un vêtement sacré? Admettons que c'est exactement le travestissement du vêtement sacré donné à nos premiers parents, et tout s'explique facilement. Cela explique aussi les sentiments superstitieux du papisme, sans cela incompréhensibles, qui amenèrent tant d'hommes, dans des époques de ténèbres, à se fortifier contre les terreurs du jugement à venir, en cherchant à se faire ensevelir dans une robe de moine. Être enseveli dans une robe de moine, avec des lettres qui enrôlaient le mort dans l'ordre monastique, c'était, pensait-on, le moyen infaillible d'être délivré de la condamnation éternelle! Dans le Credo du laboureur, de Piers, on nous présente un moine qui enjôle un pauvre homme pour avoir son argent, en lui assurant que s'il veut seulement contribuer à la construction de son monastère:

Saint François lui-même le revêtit de cette chape,

*Le présentera à la Trinité, et priera pour ses péchés*¹¹.

Grâce à la même croyance superstitieuse, le roi Jean d'Angleterre fut enseveli dans un capuchon de moine¹², et plus d'un noble et royal personnage, avant que "la vie et l'immortalité" ne fussent de nouveau "mises en évidence" à la Réformation, ne connaissaient pas de meilleur moyen pour revêtir à l'approche de la mort leur âme nue et souillée, que de s'envelopper de la robe d'un moine ou d'un frère qui, après tout, n'était certainement pas plus saint qu'eux-mêmes. Or, tous ces expédients de mensonge dans la papauté aussi bien que dans le paganisme, si on les compare d'un côté avec l'usage d'habiller les saints, de l'autre avec celui d'habiller les dieux, montrent bien, quand on remonte à l'origine, que depuis l'entrée du péché dans le monde, l'homme a toujours senti le besoin de se revêtir d'une justice meilleure que la sienne, et que le moment était venu où toutes les tribus de la terre devaient comprendre que la seule justice qui puisse servir à cet effet, est "la justice de Dieu", et celle de "Dieu manifesté en chair".

Couronnement des statues

Le "couronnement des statues" se rattache étroitement à l'habillement des statues des saints. Pendant les deux derniers siècles, dans la communion papiste, on a de plus en plus célébré des fêtes pour le couronnement des statues sacrées. À Florence, il y a quelques années, la statue de la Madone portant l'enfant dans ses bras, était couronnée avec une solennité et une pompe extraordinaires¹³. C'était la reproduction des faits rappelés dans l'histoire de Bacchus ou d'Osiris. Comme Nemrod était le Premier roi après le déluge, de même Bacchus fut célébré comme le premier qui ait porté une couronne¹⁴. Cependant lorsqu'il tomba entre les mains de ses ennemis, il fut dépouillé de tout son pouvoir et de toute sa gloire; il fut dépouillé aussi de sa couronne. La couronne tombant de la tête d'Osiris était célébrée par toute l'Égypte.

Cette couronne était représentée à diverses époques de différentes manières, mais dans le fameux mythe d'Osiris, elle était représentée par une guirlande de "Mélilot¹⁵". Le Mélilot est une espèce de trèfle; et le trèfle dans le système païen était l'un des emblèmes de la Trinité. Aujourd'hui chez les Tractariens, le trèfle est employé dans le même sens symbolique qu'il l'a été longtemps dans la papauté, à laquelle le Puseïsme l'a emprunté. Ainsi dans une image blasphématoire du XIV^e siècle, on voit Dieu le Père représenté (**fig. 39**) avec une couronne à trois pointes dont chacune est surmontée d'une feuille de trèfle¹⁶.

Mais longtemps avant qu'on ne connût le Tractarianisme ou le Romanisme, le trèfle était un symbole sacré.

139

¹⁷ *Histoires*, liv. I, p. 62-63.

¹⁸ HOMÈRE, *Hymne à Mercure*, v. 526.

¹⁹ DAVIES, *Les Druides*, p. 418.

²⁰ OVIDE, *Fastes*, liv. III, vol. III, v. 513, p. 184.

²¹ MANILIUS, liv. v, v. 21, p. 164.

²² WILKINSON, vol. IV, p. 345.

²³ *ibid.* vol. V, p. 368.

²⁴ OVIDE, *Métamorphoses*, liv. V, fab. 6, 8. Ovide parle des larmes que répandit Proserpine quand, de sa robe déchirée du haut en bas, tombèrent à terre toutes les fleurs qu'elle avait ramassées; cela montrait tout simplement la naïveté d'un esprit enfantin. Mais ceci est évidemment pour les non-initiés. Les lamentations de Gérés, intimement rattachées à la perte de ces fleurs, et la malédiction de la terre qui s'ensuivit bientôt, indiquent quelque chose d'entièrement différent.

Fig. 39

La feuille était évidemment un symbole d'une grande importance chez les anciens Persans; ainsi nous lisons dans Hérodote, à propos de la description des rites des anciens mages: "Si un Persan veut offrir un sacrifice à un dieu, il mène l'animal à un endroit sacré. Alors, partageant la victime en morceaux, il fait bouillir la chair et la dépose sur les herbes les plus tendres, et surtout sur le trèfle. Cela fait, un mage (sans mage on ne peut faire aucun sacrifice) chante un hymne sacré¹⁷." En Grèce, le trèfle ou luzerne, sous une forme ou une autre, occupait aussi une place importante; le bâton de Mercure, en effet, le conducteur des âmes, à qui on attribuait tant de puissance, s'appelait "Triptelos", ou le bâton aux trois feuilles¹⁸. Chez les Druides de la Grande-Bretagne, la feuille du trèfle blanc était en grande estime; c'était l'emblème de leur triple dieu¹⁹ et elle venait de la même origine Babylonienne que le reste de leur religion. Le Mélilot, ou couronne de trèfle qui enveloppait la tête d'Osiris, était donc la couronne de la Trinité (la couronne placée sur sa tête comme

représentant l'Éternel), la couronne de toute la terre, d'accord avec la voix divine qui dit à sa naissance: "le Seigneur de la terre est né". Or, comme cette guirlande de Mélilot, cette couronne de la domination universelle, tomba de sa tête avant sa mort, quand il se releva pour vivre de nouveau, la couronne dut lui être remise sur la tête et son pouvoir universel solennellement déclaré. Voilà donc l'origine de ce couronnement solennel des statues du grand dieu, et aussi du dépôt du chapelet sur son autel, comme un trophée de son pouvoir reconquis. Mais si le grand dieu fut couronné, il fallait aussi que la grande déesse reçût le même honneur. Aussi, quand Bacchus emmena dans le ciel sa femme Ariadne, il lui mit, dit-on, une couronne sur la tête²⁰ en signe de la haute dignité qui lui était conférée, et le souvenir du couronnement de la femme du dieu Babylonien est rappelé par la figure bien connue de la sphère appelée Ariadnasa corona²¹ ou couronne d'Ariadne. C'est là, incontestablement, la vraie source de la cérémonie papale du couronnement de la Vierge.

Si la couronne de Mélilot occupait une place si importante dans le mythe d'Osiris, si on posait un chapelet sur son autel, et que sa tombe fut couronnée de fleurs²², c'est là l'origine de cette coutume si générale dans le paganisme, d'orner les autels des dieux de chapelets et de fleurs de toutes sortes²³.

C'est aussi pour une autre raison qu'on décorait ainsi les autels. Lorsque "dans ce beau champ de l'Enna, Proserpine cueillant des fleurs, elle-même, fleur plus belle encore, fut cueillie par le terrible Pluton", toutes les fleurs qu'elle avait ramassées se perdirent, et, non seulement elle pleura en songeant à la perte qu'elle venait de faire, mais elle fut pleurée, dans les Mystères, comme étant une perte d'une gravité exceptionnelle. C'était une perte qui, non seulement la dépouillait de sa gloire spirituelle, mais encore portait atteinte à la fertilité et à la beauté de la terre elle-même²⁴. Cependant, cette perte, la femme de Nemrod sous le nom d'Astarté ou Vénus, fit, dit-on, plus que la réparer.

Aussi lorsque le chapelet sacré du dieu découronné fut placé de nouveau en triomphe sur sa tête et sur ses autels, les fleurs perdues par Proserpine furent retrouvées et admises aussi à côté du chapelet sur ses autels,

140

²⁵ Lucrèce, s'adressant à Vénus, dit ceci: Tibi suaves dedala tellum summittit flores. Liv. I, v. 6, 7.

²⁶ Il est évident que cette expression ne signifie pas simplement qu'on doit l'adorer en sincérité, mais en simplicité, par opposition au culte symbolique des juifs.

en signe de reconnaissance envers cette mère de grâce et de bonté, pour la beauté et les bénédictions temporelles dont la terre était redevable à sa médiation et à son amour²⁵.

Cela se faisait particulièrement dans la Rome païenne. Les autels étaient ornés de fleurs à profusion. C'est à cette source que la papauté a emprunté la coutume d'orner l'autel de fleurs; et, l'empruntant à la papauté, le puseïsme, dans l'Angleterre protestante, s'efforce de l'introduire chez nous. Mais si on la considère dans son origine, ceux qui ont le moindre sentiment chrétien doivent rougir à la seule pensée d'une telle impiété. Ce n'est pas seulement opposé au génie de la dispensation de l'Évangile qui demande "que ceux qui adorent le Dieu Esprit l'adorent en Esprit et en vérité²⁶" (*Jean IV*, 24); mais il y a là un rapport direct avec ceux qui se réjouissent de la restauration du paganisme en opposition avec le culte du seul Dieu vivant et véritable!

141

¹ HUMBOLDT, vol. II, p. 20.

² KENNEDY, *Vawashi-Puran*, p. 332.

³ *La Chine*, vol. I, p. 391.

⁴ Voir fig. 8, p. 49.

⁵ Dat longa monilia collo. – OVIDE, *Métamorphoses*, liv. X, v. 264.

⁶ Le mot rosaire paraît venir du Chaldéen Ro, pensée, et Shareh, directeur.

⁷ Le nom d'Harpocrate, comme l'a montré Bunsen, signifie Horus l'enfant.

⁸ PLUTARQUE, *De Iside*, vol. II, p. 378. C.

Article 4 - Le Rosaire et le culte du Sacré-Cœur

Tout le monde sait que l'usage du rosaire est particulier au Catholicisme Romain, et que les dévots de Rome disent machinalement leurs prières sur leurs chapelets. Le chapelet, cependant, n'est pas d'invention papale. Il remonte à la plus haute antiquité, et on le trouve chez presque toutes les nations païennes. Les anciens Mexicains faisaient usage du rosaire comme d'un instrument sacré¹. Les Brahmanes de l'Hindoustan s'en servent très souvent, et les livres sacrés des Hindous en parlent sans cesse. Ainsi en racontant la mort de Sati, femme de Siva, on met en scène le rosaire: "En apprenant ce malheur, Siva désespéré, s'évanouit, mais ayant repris ses sens, il se rendit en toute hâte sur les bords de la rivière céleste, où il vit étendu le corps de sa bien-aimée Sati, revêtue de blanc, tenant à la main un rosaire, et rayonnante de splendeur, brillante comme l'or poli²."

Dans le Thibet, il est aussi en usage depuis un temps immémorial parmi les innombrables peuplades de l'Orient qui se rattachent à la foi bouddhiste. Le passage suivant de Sir John F. Davis, montrera comment on l'emploie en Chine: "D'après la religion tartare des Lamas, le rosaire de 108 grains est devenu une partie du vêtement cérémonial propre aux neuf grades des fonctions officielles. Il consiste en un collier de pierres et de corail, presque aussi gros qu'un oeuf de pigeon, et descend sur la poitrine; il contient des grains différents, selon la qualité de celui qui le porte. Il y a un petit rosaire de 18 grains, moins grand, avec lequel les bonzes comptent leurs prières et leurs soupirs exactement comme dans le rituel commun. En Chine, les laïques le portent quelquefois au poignet, parfumé de musc, et lui donnent le nom de Heang-Crioo, ou chapelet parfumé³." Dans la Grèce Asiatique, le rosaire était généralement en usage, comme on peut le voir par la statue de Diane d'Éphèse⁴. Dans la Rome païenne il en était aussi de même. Les colliers que les matrones romaines portaient autour du cou n'étaient pas de simples bandes d'ornement; mais ils descendaient sur la poitrine, exactement comme les rosaires modernes, et le nom qu'ils portaient indique leur destination. Monile, nom ordinaire du collier, signifie uniquement celui qui fait souvenir. Or, quelle que soit la raison de l'introduction de ces rosaires ou souvenirs, cette idée est entièrement païenne⁵. Elle suppose qu'il faut dire régulièrement un certain nombre de prières, elle oublie que Dieu nous demande notre cœur; elle conduit ceux qui font ces prières à penser que la forme et la routine sont tout, et "qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup" (*Matthieu VI*, 7).

Une nouvelle mode de dévotions s'est largement introduite tout dernièrement dans l'Église romaine: le chapelet joue ici encore un rôle important, et nous voyons encore une fois que la papauté se rapproche chaque jour, par ses innovations, de l'ancien paganisme de Babylone. Je veux parler du "rosaire du Sacré-Coeur". Il n'y a pas longtemps que le culte du Sacré-Coeur a été établi, et aujourd'hui c'est partout le culte privilégié. Il en était ainsi dans l'ancienne Babylone, comme le prouve le système Babylonien de l'Égypte. Là aussi on vénérât un coeur sacré. Le coeur était l'un des symboles d'Osiris rendu à la vie, apparaissant comme Harpocrate ou le dieu enfant⁷, porté dans les bras de sa mère Isis. Aussi, le fruit du Persée Égyptien lui était-il particulièrement consacré, à cause de sa ressemblance avec le coeur humain⁸. C'est pour cela que le dieu

142

⁹ BELL, *L'Italie*, p. 269. Edimbourg, 1825.

¹⁰ Les lignes suivantes d'Ovide montrent qu'il identifiait distinctement Vénus et Cupidon avec la mère et l'enfant de Babylone:

*Terribilem quondam fugiens Typhona Dione
Tunc cum pro coelo Jupiter arma tulit,
Venit ad Euphraten, comitata Cupidine parvo,
Inque Palaestinae margine sedit aquae.*

(*Fastes*, liv. II, v. 461-464)

¹¹ *Énéide*, liv. I, y. 668-670.

¹² *Lares et Pénates de la Cilicie*, p. 147.

¹³ *ibid.* p. 166.

Fig. 40

enfant était souvent représenté avec un coeur à la main ou avec le fruit de Persée en forme de coeur (**fig. 40**).

La gravure ci-dessus est tirée des "Pompéiens"; mais l'extrait suivant de la critique de John Bell sur les antiques de la galerie de peinture à Florence montre que le dieu enfant avait été représenté ailleurs de la même manière dans l'antiquité. Parlant d'une statue de Cupidon, il dit que c'est un bel enfant, épanoui, charmant, florissant, agile et enjoué, et agitant un coeur⁹. Ainsi le dieu enfant en vint à être regardé comme le dieu du coeur, en d'autres termes, comme Cupidon ou le dieu de l'amour. Pour identifier ce dieu enfant à son père, le puissant chasseur, on l'équipait d'un arc et de flèches; et pour l'amusement du profane vulgaire, les poètes chantaient ce dieu enfant qui lançait dans les coeurs des flèches aux pointes dorées. Son vrai caractère cependant, comme on le voit ci-dessus et comme nous avons eu des raisons de le conclure, était bien plus élevé, et d'une tout autre nature. Cet enfant était la semence de la femme. Vénus et son fils Cupidon n'étaient pas autre chose que la Madone et l'enfant¹⁰. Examinant le sujet à ce point de vue, nous comprendrons la véritable force et le sens du langage que Virgile met dans la bouche de Vénus, lorsqu'elle s'adresse au jeune Cupidon:

Mon fils, toi ma force,

toi qui fais mon pouvoir suprême,

Toi qui seul méprises les traits

dont Jupiter foudroya Typhée

*C'est à toi que j'ai recours, et suppliante j'implore ta puissance*¹¹.

Nous avons déjà parlé du pouvoir et de la gloire de la déesse mère fondés entièrement sur le caractère divin de son fils, mais le lecteur s'en rendra mieux compte en voyant le Fils appelé la "Force de sa mère". Si le dieu enfant symbolisé dans un coeur était regardé comme le dieu de l'enfance, cela explique admirablement l'une des coutumes particulières à Rome. Kennett nous dit, dans ses *Antiquités* que les jeunes Romains dans leur plus tendre jeunesse, portaient un ornement doré suspendu à leur cou et appelé "bulla", en forme de coeur. Barker, dans son ouvrage sur la Cilicie, tout en admettant que la bulla des Romains avait la forme d'un coeur¹², déclare en outre que c'était l'usage à la naissance d'un enfant de lui donner le nom de quelque divinité qui était censée le prendre sous sa protection, mais que ce nom n'était plus donné à l'enfant devenu jeune homme quand il ne portait plus la bulla¹³. Quel était donc ce dieu sous la garde duquel on mettait les enfants des Romains? N'était-ce pas le dieu même dont ils portaient le symbole formel sous l'un ou l'autre de ses noms différents, et qui tout en étant reconnu comme le grand et puissant dieu de la guerre, était aussi représenté sous la forme qu'il affectionnait, celle d'un petit enfant? Le culte du Sacré-Coeur semble aussi s'être répandé jusque dans l'Inde. Dans ce pays, en effet, nous voyons Vichnou, le dieu Médiateur, atteint au pied d'une blessure

143

¹⁴ Voir sur la mort de Crishna, l'une des formes de Vichnou, p. 95.

¹⁵ D'après MOOR, *Le Panthéon*, pl. I, Fig. 6.

¹⁶ TAYLOR, *Hymnes mystiques d'Orphée*, note p. 88.

¹⁷ Voir fig. 4, p. 31, celle qui tient à la main un coeur enflammé.

Fig. 41

qui causa sa mort¹⁴ (mort dont on célèbre chaque année le souvenir par des scènes de désespoir), portant un coeur suspendu à la poitrine¹⁵ (**fig. 41**).

Mais dira-t-on, comment se fait-il que le coeur soit devenu le symbole déclaré de l'enfant de la grande Mère? Voici ma réponse: le coeur en Chaldéen est "Bel"; or tout d'abord, au lendemain du coup porté à l'idolâtrie, presque tous les éléments importants du système Chaldéen furent introduits sous un voile; ils continuèrent à être couverts de ce voile aux regards des profanes, quand on n'eut plus à agir sous l'effet de la crainte. Or le culte du Sacré-Coeur était précisément, sous un symbole, le culte du Bel sacré, le puissant de Babylone qui mourut martyr de l'idolâtrie; on croyait, en effet, qu'Harpocrate, le dieu enfant, avait été comme Bel, rendu à la vie. Ce qui le prouve, c'est l'extrait suivant de Taylor, dans une note de sa traduction des Hymnes Orphiques: "Un jour que Bacchus se regardait dans un miroir; il fut horriblement mis en pièces par les Titans qui, non contents de cette cruauté, firent bouillir ses membres dans l'eau, puis les firent cuire sur le feu; mais pendant qu'ils étaient occupés à manger sa chair ainsi préparée, Jupiter, attiré par cette odeur et s'apercevant de cet acte barbare, lança sa foudre contre les Titans, et remit les membres de Bacchus à son frère Apollon afin de les faire ensevelir d'une manière honorable. Puis Dionysus, c'est-à-dire Bacchus, dont le coeur, pendant que le corps était ainsi mis en pièces, fut enlevé et gardé par Minerve, recouvra la vie par une nouvelle naissance, et compléta le nombre des dieux¹⁶." Ceci montre d'une manière frappante le caractère sacré du coeur de Bacchus; cela montre aussi que la régénération de son coeur a bien le sens que je lui ai donné, c'est-à-dire la nouvelle naissance ou la nouvelle incarnation de Nemrod ou Bel. Quand Bel cependant revint à la vie comme enfant, il fut, nous l'avons vu, représenté comme une incarnation du soleil. Aussi pour marquer ses rapports avec le soleil ardent, le Sacré-Coeur fut représenté comme un coeur embrasé¹⁷. C'est ainsi que le Sacré-Coeur de Rome est aujourd'hui adoré comme un coeur embrasé, ainsi qu'on peut le voir sur les rosaires consacrés à ce culte. À quoi bon dès lors donner au Sacré-Coeur qu'on adore à Rome le nom de Jésus, puisque non seulement ce culte s'adresse à une statue matérielle empruntée au culte de l'Antéchrist babylonien, mais encore puisque les attributs donnés à ce Jésus sont, non pas ceux du Sauveur vivant et aimant, mais bien les véritables attributs de l'ancien Bel ou Moloch?

¹ Voir p. 177.

² Identifié avec Sheik Adi. Voir *Ninive et Babylone*, et *Ninive et ses ruines*, vol I.

³ BARUCH, VI, 19, 20. Le passage ci-dessus est de la traduction de Diodati. La version ordinaire, au moins pour le sujet qui nous occupe, est au fond identique.

⁴ EUSEBE, *Vita Constantini*, liv. II, 5, p. 183.

⁵ MIDDLETON, *Lettre de Rome*, p. 189. APULÉE, vol. I, *Métam.*, ch. IX et ch. X.

⁶ LACTANCE, *Institut.*, liv. VI, ch. 2, p. 289.

Article 5 - Les lampes et les cierges

Un autre trait caractéristique du culte romain, c'est l'emploi des lampes et des cierges. Si la Madone et l'enfant sont mis dans une niche, il leur faut une lampe qui brûle devant eux; pour célébrer une messe, même en plein jour, il faut allumer des cierges sur l'autel; de même une grande procession est incomplète s'il n'y a pas de cierges allumés pour en embellir le pompeux spectacle. L'usage de ces lampes et de ces cierges vient de la même origine que tout le reste de la superstition papale. La même raison qui fit représenter le cœur par du feu lorsqu'il devint un emblème du Fils incarné, fit naître l'usage des lampes et des cierges allumés dans le culte de ce Fils; car suivant les rites établis par Zoroastre, c'est ainsi qu'on adorait le dieu Soleil. Quand chaque Égyptien, à un jour fixé, était tenu d'allumer une lampe en plein air sur sa porte, c'était un hommage rendu au soleil qui avait caché sa gloire en revêtant une forme humaine¹. Quand aujourd'hui les Yezidis du Kourdistan célèbrent chaque année leur fête des lampes allumées, c'est aussi en l'honneur du Sheik Shems, ou du soleil². Or, ce qui se faisait sur une grande échelle dans des occasions importantes, se faisait également dans le culte individuel: chacun allumait des lampes et des cierges devant son dieu favori. À Babylone, cette coutume était fort répandue, si l'on en croit le livre de Baruch. "Les Babyloniens, dit-il, allument devant leurs dieux des lampes innombrables, bien plus qu'ils ne le font pour eux-mêmes, quoique les dieux ne puissent en voir une seule, et qu'ils soient aussi insensibles que les poutres de leur maison³."

Dans la Rome païenne on pratiquait la même coutume. Licinius, empereur romain, avant de se battre avec Constantin, son rival, convoque une réunion de ses amis dans un bois épais, offre des sacrifices à ses dieux et leur allume des cierges; en même temps dans son discours il leur déclare que s'ils ne lui font pas remporter la victoire sur Constantin son ennemi et le leur, il se verra forcé d'abandonner leur culte et de ne plus allumer de cierges en leur honneur⁴. Dans les processions païennes à Rome, les cierges figuraient partout. Dans ces solennités, (dit le Dr. Middleton invoquant l'autorité d'Apulée), dans ces solennités le magistrat en chef siégeait souvent en robe de cérémonie, assisté des prêtres en surplis avec des cierges à la main, portant sur un trophée ou "thensa", les statues de leurs dieux revêtues de leurs plus beaux vêtements. Ils étaient ordinairement suivis de l'élite de la jeunesse en vêtements de toile blanche ou en surplis, chantant des hymnes en l'honneur des dieux dont ils célébraient la fête, accompagnés de personnes de toute sorte qui étaient initiées à la même religion; tous avaient à la main des flambeaux ou des cierges⁵. Or, cette coutume d'allumer des lampes et des cierges en plein jour est si entièrement et si exclusivement païenne que nous trouvons des écrivains chrétiens comme Lactance au IV^e siècle, qui montrent l'absurdité de cette pratique, et se moquent des Romains "qui allument des cierges pour Dieu comme s'il vivait dans l'obscurité⁶". Si cette coutume avait déjà tant soit peu pénétré chez les chrétiens, Lactance ne l'aurait jamais tournée en ridicule comme une coutume particulière au paganisme. Mais ce qui lui était inconnu à l'Église chrétienne au commencement du IV^e siècle commença bientôt après à s'y introduire, et forme aujourd'hui l'une des particularités les plus frappantes de cette communion qui se vante d'être la mère et la maîtresse de toutes les Églises.

Si Rome emploie à la fois les lampes et les cierges dans les cérémonies sacrées, il est certain cependant qu'elle attribue à ces derniers, bien plus encore qu'à tout autre objet, une vertu extraordinaire. Jusqu'à l'époque du Concile de Trente, voici comment elle priait la veille de Pâques, à la bénédiction des cierges: "Nous t'invoquons dans tes oeuvres, sainte veille de Pâques, et nous offrons très humblement ce sacrifice à ta

145

⁷ Service pour la veille de Pâques, dans la *Revue de l'Épître*, etc. Dr. GENTIANUS HARVET de Louvain, p. 229. B et p. 230. A.

⁸ *Journal Asiatique*, p. 593, 596

⁹ *Rites et Cérémonies*, p. 91, c. 1.

¹⁰ *Rites et Cérémonies*, p. 95, c. 2.

¹¹ De aor ou our, lumière, et an, agir sur ou produire. – Ouranos est donc celui qui éclaire. Il est appelé par Sanchoniathon le Phénicien, fils d'Eliou, c'est-à-dire, comme l'expliquent Sanchoniathon et Philo Byblius, "le Très-Haut" (SANCH. p. 16, 19). Ouranos au sens physique veut dire: Celui qui brille; et Hesychius (*sub voce* Akmon) en fait l'équivalent de Kronos; car Krn le verbe dont il vient, signifie également "produire des cornes" et "produire des rayons de lumière". Aussi, lorsque l'épithète de Kronos ou le Cornu, se rapportait à l'origine à la force physique de Nemrod, le roi puissant, ce roi étant défié et devenant le seigneur du ciel, ce nom de Kronos lui fut encore donné sous son nouveau caractère de "Celui qui brille ou qui répand la lumière". La distinction faite par Hésiode entre Ouranos et Kronos n'est pas un argument contre l'identité substantielle de ces divinités considérées à l'origine comme païennes; car Hérodote (*Hist.*, liv. II, ch. 53) déclare qu'Hésiode avait contribué à inventer une théogonie grecque: certains de ses détails doivent donc être l'oeuvre de sa propre imagination, et après examen, en écartant le voile de l'allégorie, l'Ouranos d'Hésiode, bien qu'introduit comme un des dieux païens, était, en réalité, le Dieu du Ciel, le Dieu vivant et vrai. Voyez ce qui est dit du Titan (HÉSIODE, ch. VII, sect. V.)

¹² WILKINSON, vol. IV, p. 189.

¹³ DUPUIS, *Origine de tous les cultes*.

Fig. 42

Majesté: voici un flamme qui n'a point été souillée par la graisse ou la chair, qui n'a pas été profanée par une huile impure: nous t'offrons avec des cœurs soumis, pleins d'un entier dévouement, une flamme produite par une mèche entourée de cire, allumée pour brûler en l'honneur de ton nom Ce mystère si grand et le merveilleux sacrement de cette sainte veille, doivent être exaltés avec les louanges qui leur sont dues⁷. Si on remarque avec quel accord unanime les nations les plus éloignées ont fait usage des cierges dans leurs rites sacrés, on verra bien qu'il y avait quelque mystère caché sous ces cierges et provenant du système original de l'idolâtrie auquel Rome a emprunté son rituel. Chez les Tongouses près du lac Baïkal en Sibérie, on place des cierges devant les Burchans, dieux ou idoles de ce pays⁸. Dans les îles Moluques, on se sert de cierges dans le culte de Nito, ou le diable, qu'adorent ces insulaires. "Vingt ou trente personnes s'étant réunies, dit Hurd, on invoque le Nito, en frappant sur un petit tambour consacré, pendant que deux ou plusieurs personnes de la compagnie allument des cierges, et prononcent quelques paroles mystérieuses, qui ont, paraît-il, le pouvoir de le conjurer⁹." Dans le culte de Geylan les cierges sont absolument nécessaires. "À Ceylan, dit le même auteur, quelques dévots, qui ne sont pas prêtres élèvent des chapelles dans leur maison, mais dans chacune ils sont obligés d'avoir une statue de Bouddha, d'allumer des cierges ou des bougies au-devant de cette statue et de l'orner de fleurs¹⁰." Une pratique si générale remonte certainement à une ancienne origine, et doit avoir eu tout d'abord quelque raison mystique. En réalité, le cierge était un emblème, comme tant d'autres objets

que nous avons déjà vus: il représentait le dieu Babylonien sous l'un de ses caractères essentiels de grand Médiateur. Le lecteur au courant des classiques peut se rappeler que l'un des dieux de l'antiquité s'appelait Ouranos¹¹, c'est-à-dire, "celui qui éclaire". Or, c'est sous ce caractère qu'on adora Nemrod lorsqu'il fut déifié. Il était le dieu-soleil, et à ce titre il était regardé, non seulement comme illuminant le monde matériel, mais comme éclairant les âmes des hommes; on voyait en lui, en effet, le révélateur de "la bonté et de la vérité"¹². Il est évident, d'après l'Ancien Testament, aussi bien que d'après le Nouveau, que le nom propre et personnel de Notre-Seigneur Jésus-Christ est le "Verbe de Dieu" (*Jean I, 1*), car c'est lui qui révèle l'amour et les desseins de la Divinité. Or, pour identifier le dieu-soleil avec le grand Révélateur de la Divinité, tout en lui laissant le nom de Mithra, on le représentait dans les sculptures sous la forme d'un lion; ce lion avait une abeille à la gueule¹³ (**fig. 42**).

146

¹⁴ PLUTARQUE, *De Iside*, vol. II, p. 369.

¹⁵ Après la captivité de Babylone, comme on le voit par les Targums chaldéens ou paraphrases de l'Ancien Testament, Christ était d'ordinaire appelé la Parole du Seigneur. Dans ces largums du Chaldéen récent, le mot employé pour "la Parole" est "Mimra"; mais ce mot, bien qu'il soit synonyme de celui qui est employé dans le texte hébreu, n'y est jamais employé. Le terme usité est Dabar. Cela est si bien connu que dans la traduction de l'évangile de Jean (polyglotte Bagster), le premier verset est ainsi traduit: "Au commencement était la Parole" (Dabar) (*Jean I, 1*).

¹⁶ *Platonis opera*, vol. I, p. 84. E.

¹⁷ CRABB, *Mythologie*, p. 12.

¹⁸ MULLER, *Les Donens*, vol. I, p. 403-404. Oxford, 1830.

L'abeille dans la gueule du dieu-soleil est destinée à le représenter comme le Verbe; car Dabar, mot qui en chaldéen veut dire l'abeille, signifie aussi une parole; et la position de l'abeille dans la gueule du lion ne laisse aucun doute sur l'idée qu'on veut exprimer. Elle veut dire que Mithra, qui d'après Plutarque était adoré comme Mésitès, le Médiateur¹⁴, dans son caractère d'Ouranos celui qui éclaire, n'était autre que cette glorieuse personne dont parle l'évangéliste Jean: "Au commencement était la Parole, et cette Parole était avec Dieu, et cette Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu." (*Jean I, 1, 2*). "En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes." (*Jean I, 4*).

Le Seigneur Jésus-Christ a toujours été le Révélateur de la Divinité et doit avoir été connu comme tel par les patriarches; car le même évangéliste dit: "Aucun homme n'a jamais vu Dieu; seul, le fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui nous l'a fait connaître" (*Jean I, 18*), c'est-à-dire qu'il l'a révélé. Avant la venue du Sauveur, les anciens juifs parlaient du Messie ou Fils de Dieu sous le nom de Dabar, ou la Parole. C'est ce qui ressort d'une déclaration du 3^e chapitre du livre 1^{er} de Samuel. Dans le 1^{er} verset de ce chapitre, il est dit: "La Parole de Dieu était rare en ces jours-là; les visions n'étaient pas fréquentes" (*I Samuel III, 1*); c'est-à-dire que par suite du péché d'Élie, le Seigneur ne s'était pas depuis longtemps révélé à lui par vision, comme aux prophètes. Quand le Seigneur eut appelé Samuel, cette vision du Dieu d'Israël fut rétablie (non pas cependant pour Élie), car il est dit au dernier verset: "Et le Seigneur apparut de nouveau à Scilo; car le Seigneur se révélait à Samuel, à Scilo, par sa parole." (*I Samuel III, 21*). Quoique le Seigneur parlât à Samuel, son langage implique plus qu'une vision, car il est dit: "le Seigneur apparut", c'est-à-dire se fit voir. Quand le Seigneur se révélait, ou se faisait voir à Samuel, il est dit que c'était par "Dabar", la parole de l'Éternel. Pour avoir été visible, il faut que la Parole de Dieu ait été le verbe personnel de Dieu, c'est-à-dire Christ¹⁵. C'est évidemment le nom primitif sous lequel il était connu, aussi n'est-il pas étonnant que Platon parle de la seconde personne de la Trinité sous le nom de Logos, qui est exactement la traduction de Dabar, ou la Parole. Or, la lumière de la bougie, comme la lumière de Dabar, l'abeille, était représentée comme remplaçant la lumière de Dabar, la parole¹⁶. Ainsi les apostats se sont détournés de la "vraie lumière" et ont mis une ombre à la place. Il est évident qu'il en était ainsi; car, nous dit Crabb en parlant de Saturne, on plaçait sur les autels de ce dieu des cierges allumés, parce que, grâce à Saturne, les hommes avaient été ramenés des ténèbres de l'erreur à la lumière de la vérité¹⁷. Dans la Grèce Asiatique, le dieu Babylonien était évidemment connu comme étant "la Parole" qui donne la lumière; car nous y voyons l'abeille occuper une place qui prouve qu'elle était bien le symbole du grand Révélateur.

Voici comment Muller parle des symboles du culte de Diane à Éphèse: "Son symbole constant est l'abeille qui n'a aucun rapport avec cette déesse. Le grand-prêtre était lui-même appelé Essen, ou le roi-abeille¹⁸." Son caractère montre celui du dieu qu'il représentait. La divinité associée à Diane, la déesse portant une tour, était naturellement la même divinité qui accompagnait invariablement la déesse Babylonienne, et le titre du prêtre montre que l'abeille qu'on voit sur ses médailles était un autre symbole de son fils, la semence de la femme, sous son caractère de Dabar, la parole qui éclaire les âmes des hommes. Les formulaires mêmes de la papauté nous montrent avec une remarquable évidence que c'est là précisément le mystère caché sous les cierges brûlant sur l'autel, car dans le même endroit où elle parle du mystère du cierge, Rome parle ainsi de l'abeille qui produit la cire: "Si nous admirons l'origine de cette substance, savoir, les cierges, nous devons exalter

147

¹⁹ *Revue de l'épître*, du Dr. GENTIANUS HARVET de Louvain, p. 349. B et 350. A. Cet ouvrage, la "Ruche de l'Église romaine", contient le texte latin de ce passage qui se trouve dans au moins deux missels romains, fort rares aujourd'hui, imprimés à Vienne en 1506 et à Venise en 1522, antérieurement à la Réforme. Ce passage, enlevé aux éditions postérieures, ne supporte pas l'examen des questions qu'il soulève. La bénédiction des cierges existe dans les Pontificale Romanum de Venise (1543 et 1572).

L'introduction, ancienne, de cette formule extraordinaire remonte à une origine italienne: dans les ouvrages de l'évêque romain Ennodius, qui occupait un diocèse italien au VI^e siècle, nous lisons dans une prière sur le cierge de Pâques: "C'est parce qu'au moyen des abeilles qui produisent leur cire la terre offre l'image de ce qui est particulièrement au ciel (meretur habere terra quodcoeli est) et cela, à propos même de la Génération, car les abeilles peuvent par la vertu des herbes, mettre au monde leurs petits par la bouche, en moins de temps qu'il n'en faut aux autres animaux pour les produire de la manière naturelle (prolem, quam herbarum lucro, diligentius possunt ore profligare quam semine)." (*ENNOD. Opera*). Cette idée vient très certainement d'une liturgie chaldéenne. Mon frère, M. Hislop, de Blair Lodge, dont les recherches approfondies m'ont été très utiles, m'a indiqué le premier anneau de la chaîne des preuves sur ce sujet.

²⁰ *Pancarpium*, ch. 29, p. 122.

hautement les abeilles, car elles ramassent les fleurs avec leurs pattes et cependant elles ne leur font aucun mal; elles ne donnent point le jour à des petits, mais elles produisent leurs jeunes essaims par la bouche, comme Christ, (pour prendre un exemple admirable), est sorti de la bouche du Père¹⁹."

Il est bien évident qu'ici on veut parler de Christ comme du "Verbe de Dieu" (*Jean I, 1, 2*), comment l'imagination a-t-elle pu jamais concevoir une ressemblance pareille à celle qui se trouve dans ce passage, si ce n'est au moyen de l'équivoque qui existe entre Dabar l'abeille, et Dabar la Parole? Dans un ouvrage papal déjà cité, le *Pancarpium Marianum*, je vois le Seigneur Jésus désigné clairement sous le nom de l'Abeille. Parlant de Marie, sous le titre de "paradis de Délices", l'auteur dit: "Dans ce paradis vivait cette céleste abeille, c'est-à-dire cette sagesse incarnée. Elle trouva ce rayon de miel qui décollait goutte à goutte et par lequel l'amertume du monde fut changée en douceur²⁰."

Ces paroles blasphématoires représentent le Seigneur Jésus comme ayant tiré de sa mère tout ce dont il avait

besoin pour bénir le monde. Une pareille idée a-t-elle pu venir de la Bible? Non. Elle ne peut venir que de la source où l'écrivain a appris à donner le nom d'Abeille à la sagesse incarnée. Or, comme l'équivoque qui a pu faire donner ce nom au Seigneur Jésus est uniquement fondée sur une expression de la langue Babylonienne, on voit d'où vient cette théologie: on voit aussi que toute cette prière sur la bénédiction des cierges doit venir d'un livre de prières Babylonien. C'est ainsi qu'à chaque pas le lecteur voit de mieux en mieux à quel point était juste le nom donné par Dieu à la femme assise sur les sept montagnes: "Mystère, Babylone la Grande." (*Apocalypse XVII*, 5).

148

¹ TERTULLIEN, *De proescitt. Hoeret.*, vol. II, ch. 40, p. 54 et note. Il dit que les initiés aux mystères par le baptême étaient marqués au front comme ses compatriotes chrétiens d'Afrique, qui commençaient à être marqués par le signe de la croix.

² STEPHEN, *L'Amérique centrale*, tome II, p. 344.

³ LAYARD, *Ninive et Babylone*, p. 211 et *Ninive et ses ruines*, tome II, p. 446.

⁴ WILKINSON, tome I, p. 363.

⁵ Voir le portrait d'un roi au chapitre suivant.

⁶ Père LAFITAN, *Moeurs des sauvages américains*, tome I, p. 442.

Fig. 43

Article 6 - Le signe de la croix

Un autre symbole remarquable du culte romain, c'est le signe de la croix. Dans le système romain, on le sait, le signe de la croix et l'image de la croix sont tout. On ne peut dire aucune prière, rendre aucun culte, on ne peut rien faire, pour ainsi dire, sans l'usage constant du signe de la croix. La croix est regardée comme le grand moyen d'enchantement, comme le grand refuge au moment du danger, comme la ressource infaillible contre toutes les puissances des ténèbres. On adore la croix avec tout le respect qui n'est dû qu'au Très-Haut; et l'appeler devant un véritable disciple de Rome, de son nom scripturaire, l'arbre maudit, est une offense mortelle. Dire que cette superstition du signe de la croix, ce culte rendu par Rome à une croix de bois ou de métal ait pu résulter de la parole de Paul: "Dieu me garde de me glorifier en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ crucifié" (*Galates VI*, 14), est une pure absurdité, un vain subterfuge, Jamais les vertus magiques attribuées au signe de la croix, jamais le culte qu'on lui rend n'ont eu une pareille origine! Ce même signe que Rome fait aujourd'hui était en usage dans les Mystères Babyloniens; le paganisme l'employait pour les mêmes desseins mystiques, il l'entourait des mêmes honneurs.

La croix du christianisme

Ce qu'on appelle maintenant la croix du christianisme, n'était nullement à l'origine un emblème chrétien, c'était le Tau mystique des Chaldéens et des Égyptiens, la vraie forme première de la lettre T, l'initiale du nom de Tammuz, qui, en hébreu, est absolument la même que dans l'ancien Chaldéen; on la trouvait sur les monnaies, mine dans la figure n/1 (*fig. 43*); et en Étrurien et en Copte, comme dans les figures n/2 et 3 (*fig. 43*).

Le Tau mystique était marqué au moment du baptême sur le front de ceux qu'on initiait aux mystères¹ et on l'employait de bien des manières différentes comme le plus sacré des symboles. Pour identifier Tammuz avec le soleil, on le joignait quelquefois au cercle du soleil, comme dans la figure n/4 (*fig. 43*), quelquefois on le plaçait dans le cercle², comme dans la figure n/5 (*fig. 43*). Peut-être la croix de Malte que les évêques romains ajoutent à leur nom comme symbole de leur dignité épiscopale n'est autre chose que cette même lettre; cependant on peut en douter. Mais ce qui est hors de doute, c'est que cette croix de Malte est un symbole formel du soleil; car Layard l'a trouvé à Ninive comme un emblème sacré, et il n'a pas pu faire autrement que de l'identifier avec le soleil³. Le Tau mystique, symbole de la grande divinité, était appelé le signe de vie; on le portait sur le coeur comme une amulette⁴; on le reproduit sur les vêtements officiels des prêtres, comme sur ceux des prêtres de Rome; les rois le portaient à la main, comme signe de leur dignité ou de l'autorité qu'ils tenaient de la divinités. Les Vierges Vestales de la Rome païenne le portaient suspendu à leurs colliers, comme le font aujourd'hui les religieuses⁶. Les Égyptiens faisaient de même, et plusieurs des nations barbares, avec lesquelles ils étaient en rapport, le faisaient aussi, comme le témoignent les monuments Égyptiens. Parlant des ornements de quelques-unes de ces tribus, Wilkinson dit: "La ceinture était parfois richement ornée: hommes et femmes portaient des boucles d'oreille; souvent ils avaient une petite croix suspendue à un collier, ou au col de leur vêtement." (*fig. 44*) Cette dernière coutume ne leur était pas spéciale; cette croix était

149

⁷ WILKINSON, tome I, p. 376.

⁸ CRABB, *Mythologie*, p. 163.

⁹ MAURICE, *Antiquités indiennes*, tome VI, p. 1.

¹⁰ PRESCOTT, *Conquête du Mexique*, tome I, p. 242.

¹¹ *Recherches Asiatiques*, vol. X, p. 124.

¹² *Revue de l'Épître* du Dr. GENTIANUS HARVET de Louvain, p. 351. Voici l'une des stances de cette hymne dans l'original:

Fig. 44

Fig. 45 – Agrandissement de la tête de la figure 22, p.

77. Relisez, p. 230, à

propos de la cérémonie du

vendredi saint à Rome, le

culte de la croix de feu, et

vous verrez

le vrai sens de ce culte.

Fig. 46 – Les deux croix

supérieures sont des étendards de

nations païennes et barbares de

l'Orient. La croix noire du milieu

est le Tau sacré des Égyptiens, ou

le signe de vie. Les deux croix

inférieures sont des croix

Bouddhistes.

aussi attachée ou peinte sur les robes de Rotnno, on peut en voir des traces dans les ornements de luxe de Rebo, ce qui montre qu'elle était déjà en usage au XVe siècle avant l'ère chrétienne⁷.

Il n'y a presque pas de tribu païenne où l'on ne trouve la croix. Elle était adorée par les Celtes païens

longtemps avant l'incarnation et la mort de Christ⁸.

"C'est, dit Maurice, un fait remarquable et bien confirmé, que les Druides avaient coutume de choisir dans leurs bois l'arbre le plus grand, le plus beau, pour en faire un emblème de leur divinité; ils coupaient les petites branches, et attachaient deux des plus fortes à la plus haute partie du tronc, de telle manière que ces branches s'étendaient de chaque côté comme les bras d'un homme, et présentaient avec le corps l'aspect d'une énorme croix; sur l'écorce, en plusieurs endroits, ils gravaient aussi la lettre Tau⁹." Elle était adorée au Mexique longtemps avant que les catholiques romains n'y eussent pénétré; on y élevait de grandes croix de pierre, sans doute au dieu de la pluie¹⁰. La croix ainsi adorée par beaucoup de nations ou regardée comme un emblème sacré, était le symbole indubitable de Bacchus, le Messie Babylonien, car il était représenté ayant sur la tête un bandeau couvert de croix (**fig. 45**).

Ce symbole du dieu Babylonien est aujourd'hui en honneur dans toutes les immenses landes de la Tartarie, où domine le Bouddhisme, et la manière dont on l'y représente fournit un commentaire frappant du langage dont Rome se sert pour désigner la croix. Bien que la croix, dit le colonel Wilford, dans les "Recherches asiatiques", ne soit pas un objet de culte chez les Bouddhas ou Bouddhistes, c'est leur devise et leur emblème favoris.

C'est absolument la croix des Manichéens, avec des fleurs et des feuilles. Cette croix qui produit des feuilles et des fleurs (et un fruit aussi, dit-on), est appelée l'arbre divin, l'arbre des dieux, l'arbre de la vie et de la connaissance, produisant ce qui est bon et désirable, et se trouve dans le Paradis terrestre¹¹ (**fig. 46**).

Comparez ceci avec la manière dont Rome parle de la croix et vous verrez combien la coïncidence est exacte.

Dans l'office de la croix, elle est appelée l'arbre de vie, et on enseigne à ses adorateurs à l'invoquer ainsi: "Salut, ô croix, bois triomphal, véritable salut du monde, de tous les arbres il n'en est point un seul dont les feuilles, les fleurs, les boutons puissent être comparés aux tiens! Ô croix, notre seule espérance, augmente la justice de l'homme pieux, et pardonne les fautes du pécheur¹²."

150

O crux, lignum triumphale

Mundi vera salus, vale,

Inter ligna nullum tale

Fronde, flore, germine

Cette hymne mise en vers par les Romanistes de l'Église anglaise a été publiée avec d'autres de la même origine dans un volume intitulé *Dévotion de la Passion. Les Annales de Londres*, avril 1842, donnent le spécimen suivant de ces dévotions présentées par ces loups en vêtements de brebis aux membres de l'Église d'Angleterre:

Ô croix fidèle, arbre incomparable,

Aucun arbre ne produit des feuilles, des fleurs,

Des boutons semblables aux tiens.

Doux est le bois, doux est le poids,

Doux sont les clous qui te traversent,

Bois délicieux!

¹³ TERTULLIEN, *De corona militis*, tome II, ch. III, p. 80.

¹⁴ WILKINSON, tome X, p. 283-284.

Peut-on croire en lisant le récit scripturaire de la crucifixion, que ce récit ait jamais pu se transformer en cette bizarrerie de feuilles, de fleurs et de boutons, qu'on trouve dans l'office romain. Mais si on considère que la croix Bouddhiste, comme celle de Babylone, était l'emblème certain de Tammuz, qui était connu comme la branche de gui, ou celui qui guérit tout, il est facile de voir pourquoi l'initiale sacrée est couverte de feuilles, et pourquoi Rome, en l'adoptant, l'appelle, le "remède qui maintient la santé, guérit les maladies et fait ce que le pouvoir seul de l'homme ne pourrait jamais faire". Or ce symbole païen paraît s'être introduit tout d'abord dans l'Église chrétienne d'Égypte et dans l'Afrique entière. Une déclaration de Tertullien vers le milieu du III^e siècle montre à quel point l'Église de Carthage était alors infectée du vieux levain¹³. L'Égypte en particulier, qui n'a jamais été entièrement évangélisée, semble avoir, la première, introduit ce symbole païen. La première forme de ce qu'on appelle la croix chrétienne, découverte en Égypte sur des monuments chrétiens, est évidemment le Tau païen, ou signe de vie égyptien. Que le lecteur lise avec soin ce passage de Wilkinson: "On peut citer un fait bien plus curieux concernant ce caractère hiéroglyphique (le Tau), c'est que les premiers chrétiens l'ont adopté au lieu de la croix, qui, plus tard, lui fut substituée; ils le mettaient en tête des inscriptions comme on le fit plus tard pour la croix. Car, bien que le docteur Young ait des scrupules à croire les déclarations de Sir A. Edmonstone, d'après lequel on la trouve aussi dans les sépulcres de la grande oasis, je puis affirmer que ce dernier a raison et que beaucoup d'inscriptions avec un Tau en tête sont conservées encore aujourd'hui sur les premiers monuments chrétiens¹⁴." Voici évidemment ce qu'il faut conclure de cette déclaration: en Égypte, la première forme de ce que plus tard on appela la croix, n'était autre chose que la Crux Ansata, ou le signe de la vie, porté par Osiris et tous les autres dieux égyptiens; que l'anse ou manche fut plus tard mis de côté et devint le simple Tau ou la croix ordinaire comme on l'a aujourd'hui et que, en la mettant sur les tombes, on n'avait nullement l'intention de rappeler la crucifixion du Nazaréen, mais c'était simplement le résultat d'un profond attachement aux anciens symboles païens, attachement toujours puissant, chez ceux qui, malgré le nom et la profession de chrétiens, sont encore, dans une large mesure, païens de cœur et de sentiments... C'est là et là seulement l'origine de l'adoration de la croix.

Cela paraîtra sans doute bien étrange et bien incroyable à ceux qui ont lu l'histoire de l'Église, comme beaucoup le font, même parmi les protestants, à travers des lunettes romaines; cela semblera surtout incroyable à ceux qui se rappellent la fameuse histoire de la croix apparaissant miraculeusement à Constantin.

151

¹⁵ *Histoire de l'Église*, tome II, p. 41. Milner cite EUSÈBE, *Constantin*, XVII. Mais il y a erreur, c'est *De Vita Constant.*, liv. I, ch. 28-29, p. 173.

¹⁶ LACTANCE, *De moribus persecutorum*, 44, p. 565-566. "Commonitus est inquiete Constantinus, ut coeleste signum Dei notaret in scutis, atque ita proelium comitteret. Fecit ut jussus est, et transversâ literâ summo capite circumflexo, Christum scutis notât. Quo signe armatus exer citus capit ferrum."

¹⁷ *Ambrosii Opéra*, tome IV, p. 327.

¹⁸ *Épître d'Ambroise à l'empereur Théodore sur le projet de restaurer l'autel vain de la victoire dans le sénat romain*. On n'a pas compris le vrai sens du mot labarum. Bryant dit (comme je croyais jadis) qu'il s'agit de l'étendard avec la croix. Je suis heureux qu'il n'y ait eu aucune preuve. Ce mot vient évidemment de lab, agiter, et âr, être actif: bannière ou drapeau, agité par le vent. Il s'applique parfaitement au langage d'Ambroise, "une enseigne consacrée par le nom de Christ", soit une bannière.

Cette apparition eut lieu, dit-on, la veille de la victoire décisive qu'il remporta au pont de Milvius, victoire qui décida du sort du paganisme et du christianisme, et détrôna le premier pour établir réellement le second. Si cette histoire tant de fois racontée était véritable, elle donnerait certainement une sanction divine au culte de la croix. Mais, examinez-la attentivement, suivant la version ordinaire, et vous verrez qu'elle repose sur une erreur, erreur dans laquelle plusieurs historiens sont tombés. Milner, par exemple, nous dit: "Constantin allant de France en Italie, contre Maxence, pour une expédition qui devait être décisive, était en proie à une vive anxiété. Il comprit qu'il avait besoin d'être protégé par un dieu; il était tout à fait disposé à respecter le Dieu des chrétiens, mais il avait besoin d'une preuve satisfaisante de son existence et de son pouvoir; il ne savait comment l'obtenir, et ne pouvant se contenter de l'indifférence athée dans laquelle sont tombés après lui tant de capitaines et tant de héros, il pria, il implora Dieu avec tant de force et d'importunité, que Dieu ne laissa pas ses prières sans réponse. Une après-midi, pendant qu'il marchait à la tête de ses troupes, une croix lui apparut resplendissante dans les cieux, plus éclatante que le soleil, avec cette inscription: « Tu vaincras par ceci ». Ses soldats et lui furent étonnés de cette apparition; mais jusqu'à la nuit il réfléchit à cet événement. Christ lui apparut pendant son sommeil, avec le même signe de croix, et lui ordonna de prendre ce symbole pour son enseigne guerrière¹⁵." Voilà ce que raconte Milner. Quelques mots suffiront à montrer que ce trophée de la croix n'a aucun fondement.

Je crois qu'il ne vaut pas la peine d'examiner s'il y a eu ou non quelque signe miraculeux. Il peut y avoir eu comme il peut ne pas y avoir eu, en cette occasion "dignus vindice nodus" une crise digne de l'intervention divine. Toutefois je ne rechercherai pas s'il y a eu un fait extraordinaire. Ce que je prétends c'est que, à supposer que Constantin, en cette circonstance, ait été de bonne foi, et qu'il y ait eu dans le ciel une apparition merveilleuse, ce ne fut pas le signe de la croix, mais quelque chose de bien différent, le nom de Christ. Ce qui le prouve, c'est le témoignage de Lactance, tuteur de Crispus, fils de Constantin, l'auteur le plus ancien qui traite ce sujet, et le témoignage incontestable que nous donnent les étendards même de Constantin transmis jusqu'à nous, sur des médailles frappées à cette époque. Voici le témoignage de Lactance, il est très décisif: "Constantin fut averti dans un songe de faire sur les boucliers de ses soldats le signe céleste de Dieu avant d'engager le combat. Il se rend à cet ordre. Il écrit le nom de Christ sur les boucliers et y ajoute, en travers, la lettre X. Aussitôt ses soldats mettent l'épée à la main¹⁶." Or, la lettre X est l'initiale du nom de Christ, équivalent à la lettre grecque Ch. Si donc Constantin suivit l'ordre qu'il avait reçu, lorsqu'il fit le signe céleste de Dieu sous forme de la lettre X, c'était cette lettre X, comme symbole de Christ et non le signe de la croix qu'il vit dans les cieux. Quand on fit le Labarum ou le fameux étendard de Constantin, nous savons par Ambroise, le célèbre évêque de Milan, qu'on le fit d'après le même principe contenu dans la déclaration de Lactance, c'est-à-dire simplement pour arborer le nom du Rédempteur. Il l'appelle labarum, hoc est, Christi sacratum nomine signum¹⁷. Labarum, c'est-à-dire, signe consacré par le nom du Christ¹⁸. Il n'y a pas la plus légère allusion à une croix, à rien autre chose qu'au simple nom de Christ. Si avec ces témoignages de Lactance et d'Ambroise, nous examinons l'étendard de Constantin, nous y trouvons une confirmation éclatante des déclarations de ces auteurs; nous voyons que cet étendard, armé des mots: "hoc signo victor eris" "par ce signe tu vaincras" qui dit-on, fut adressé du ciel à l'empereur, n'a de la forme d'une croix rien absolument que

152

¹⁹ Tu vaincras par ceci.

²⁰ Dr. MAITLAND, *L'Église dans les Catacombes*, p. 169.

²¹ *Apologeticus adv. Gentes*, tome I, ch. 16, p. 868-869.

²² *Horae*, vol. I, p. 226, 240.

²³ Par GAVAZZI, dans sa publication, *La Parole libre*.

²⁴ Voir WILKINSON, vol. VI, Khem.

la lettre X. Dans les catacombes de Rome, sur un monument chrétien à "Simphonie et à ses fils", on trouve une allusion bien claire à l'histoire de cette vision; mais cette allusion montre aussi que c'est la lettre X, et non la croix, qu'on regardait comme le signe céleste. Voici les mots qui sont en tête de l'inscription:

IN HOC VINCES.¹⁹

X

Ce n'est absolument rien autre chose que le X qu'on donne ici comme le signe victorieux. On trouve sans doute quelques exemples de l'étendard de Constantin, où l'on voit une barre en croix à laquelle est suspendu un drapeau qui contient la lettre X²⁰, et Eusèbe qui écrivait que la superstition et l'idolâtrie faisaient des progrès, s'efforce de montrer que la barre en croix était l'élément essentiel de l'enseigne de Constantin. Mais c'est évidemment une erreur: la barre en croix n'était rien de nouveau, elle n'était nullement particulière à l'étendard de Constantin. Tertullien montre²¹ que cette barre en croix se trouvait longtemps auparavant sur le vexillum, l'étendard de la Rome païenne qui était orné d'un drapeau, et qu'on s'en servait simplement pour déployer ce drapeau. Si donc cette croix était le signe céleste, il n'y avait pas besoin d'une voix divine pour ordonner à Constantin de le faire; et en le faisant ou en le montrant, on n'aurait attiré aucune attention spéciale de la part de ceux qui le voyaient. Rien, absolument rien, ne nous montre que cette fameuse légende: "tu vaincras par ceci", se rapporte à cette barre en croix; mais nous avons la preuve la plus certaine que cette légende se rapporte au X.

Or, ce qui prouve bien que ce X ne représentait pas le signe de la croix mais la première lettre du nom de Christ, c'est que le P grec, qui équivaut à notre R, y est inscrit au milieu formant avec elle C. H. R. Tout le monde peut s'en convaincre en examinant les gravures des *Horae Apocalypticae* de M. Elliot²². L'étendard de Constantin était donc précisément le nom de Christ. Le conseil venait-il du ciel ou de la terre, était-il donné par la sagesse humaine ou par la sagesse divine, en supposant que Constantin était sincère dans sa profession du christianisme, cette inscription ne signifiait pas autre chose qu'une traduction littérale du sentiment du Psalmiste: "Au nom de l'Éternel nous déploierons nos bannières." Arborer ce nom sur les étendards de la Rome impériale était une chose absolument nouvelle; et la vue de ce nom devait sans aucun doute donner une ardeur peu commune aux soldats chrétiens de l'armée de Constantin qui allaient combattre et vaincre au pont de Milvius. Dans les remarques précédentes j'ai supposé que Constantin avait agi de bonne foi comme un chrétien. Sa bonne foi cependant a été mise en doute²³ et je ne puis m'empêcher de soupçonner que ce X n'ait été employé dans deux sens, l'un chrétien, l'autre païen. Il est certain que le X était en Égypte le symbole du dieu Ham, et comme tel était exposé sur la poitrine de sa statue²⁴. Quelle que soit la supposition qu'on accepte à propos de la bonne foi de Constantin, la preuve divine qu'on invoque pour adorer le signe de la croix ne repose sur aucun fondement. Quant au X, il est hors de doute que les chrétiens qui ne connaissaient rien des machinations et des trames secrètes, le prenaient, comme le dit Lactance, pour l'équivalent de Christ. À cet égard donc il n'avait pas beaucoup d'attrait pour les païens qui même en adorant Horus, avaient toujours été accoutumés à employer le Tau mystique ou croix comme le signe de vie, ou le charme magique qui assurait tous les biens et préservait de tous les maux. Aussi quand les multitudes païennes envahirent l'Église au moment de la version de Constantin, elles apportèrent dans l'Église comme les demi-païens d'Égypte leur vieux symbole favori! Il en résulta que bientôt, à mesure que l'apostasie s'accroissait, le X qui en lui-même n'était pas le symbole contre nature de Christ le véritable Messie, et qui déjà avait été regardé comme tel, fut

153

²⁵ Si les remarques ci-dessus sont bien fondées, il n'est assurément pas juste que le signe de la croix, ou l'emblème de Tammuz, soit en usage dans le baptême chrétien. À l'époque de la Révolution une commission royale nommée pour faire une enquête sur les rites et les cérémonies de l'Église d'Angleterre, comptant dans son sein huit ou dix évêques, recommanda fortement que l'usage de la croix fût abandonné comme tendant à la superstition. Si à cette époque on faisait une pareille recommandation et cela par une autorité que tous les membres de l'Église de l'Angleterre doivent respecter, combien cette recommandation a redoublé de force par la lumière nouvelle que la Providence a jetée sur ce sujet.

entièrement mis de côté, et le Tau, signe de la croix, le signe incontestable de Tammuz, le faux Messie, lui fut partout substitué. Ainsi, par le signe de la croix, Christ a été crucifié une seconde fois, par ceux qui se disent ses disciples. Or, ces faits étant historiques, qui peut s'étonner que dans l'église Romaine, le signe de la croix ait été toujours et partout un instrument de grossière superstition et de tromperie? Nous pourrions encore confirmer bien davantage nos affirmations par d'autres rites et cérémonies romaines. Mais ce que nous avons déjà dit nous paraît suffisant²⁵.

154

¹ C'est seulement au II^e siècle avant l'ère chrétienne que le culte de Cybèle sous ce nom fut introduit à Rome, mais la mère déesse sous le nom de Cardea, avec le pouvoir de la clef, était adorée en même temps que Janus, depuis bien longtemps. Ovide, *Fastes*, vol. III, v. 102, p. 346.

² *ibid.* liv. I, vol. III, v. 95-99, p. 18.

³ TOOKE, *Le Panthéon*, Cybèle, p. 153.